N° 168 SEPTEMBRE 1933

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

L'Eucharistie et le Corps mystique du Christ (1)

Dieu est admirable dans ses œuvres. Toutes portent le cachet de ses perfections infinies, de sa sagesse en particulier (2).

Elle brille dans la création, qu'on envisage celle-ci dans son ensemble, dans son incessante activité, dans son perpétuel développement ou dans chacun des êtres qui la composent, les plus petits comme les plus grands. Partout règne un ordre admirable, une parfaite adaptation des moyens à la fin. Si ce n'est pas le meilleur des mon-

(1) Nous sommes heureux d'offrir à la méditation de nos lecteurs ces pages d'une théologie si riche d'aperçus et si profitable à la vie intérieure. Elles forment le thème du discours prononcé par S. Exc. Mgr Mignen, le 7 juillet, à la cathédrale d'Angers, au cours du IX[e] Congrès Eucharistique national.

(2) « Quam magnificata sunt opera tua, Domine! Omnia in sapientia fecisti. » (Ps. CIII, 24.)

des par la qualité des êtres, c'est pourtant un chef-d'œuvre que Dieu ne pouvait réaliser plus sagement.

La même sagesse éclate dans le chef-d'œuvre supérieur de l'Incarnation et de la Rédemption. Il s'agissait de relever dans ce monde les ruines du péché originel. Par son union à une nature humaine, par sa vie sainte et bienfaisante, par ses souffrances et sa mort sur la Croix, le Verbe a réalisé la plus grande des merveilles. Elle arrache à l'Église ce cri d'admiration : O mon Dieu, la restauration de votre œuvre dépasse encore sa création (1).

Que dire aussi de la distribution des fruits de la Rédemption? La sagesse divine y préside mystérieusement (2). Elle a de même marqué profondément de son empreinte l'Église avec sa merveilleuse organisation, et les autres institutions établies pour dispenser la grâce à travers le temps et l'espace (3).

Or, parmi ces institutions, le premier rang revient à l'Eucharistie. Elle doit donc être aussi une merveille de Sagesse, disons plus, la merveille des merveilles. La Liturgie l'appelle, en effet, « le sacrement admirable (4) » ; elle lui applique les paroles du psalmiste : *Le Seigneur bon et miséricordieux a fait un abrégé de ses merveilles : il s'est donné en nourriture à ceux qui le craignent* (5).

Or de quoi dépend la sagesse d'une œuvre?

C'est incontestablement de son ordonnance, de sa finalité et de l'adaptation des moyens à la fin, du dessein, du plan de l'auteur et de son heureuse réalisation. Si nous

(1) « Mirabiliter condidisti, mirabilius reformasti. »
(2) « O altitudo divitiarum sapientiae et scientiae Dei ! »
(3) « Ut innotescat... per Ecclesiam multiformis sapientia Dei. » (Eph., III, 9.)
(4) « Sub sacramento mirabili. »
(5) « Memoriam fecit mirabilium suorum, misericors et miserator Dominus : escam dedit timentibus se. » (Ps. CX, 4.)

appliquons cette règle à l'Eucharistie, la Sagesse de Dieu nous apparaîtra de bien des manières. Nous voulons cependant envisager cette sagesse sous un angle spécial. Tout nous porte, semble-t-il, à renouveler notre conception de l'Église, à mieux voir en elle le Corps mystique du Christ, à scruter le mystère de la vie surnaturelle à la faveur de cette lumière que les vieux textes mieux étudiés nous livrent plus pure. Notre dessein est donc de montrer comment l'Eucharistie a pour *but* de parachever notre incorporation au Christ, qu'elle nous apprend à reproduire par *son symbolisme* et dont elle nous livre la présence, la religion et la substance même par *sa vertu*. C'est vraiment le triomphe de la Sagesse de Dieu.

I

L'Eucharistie en vue de notre incorporation au Christ

Le but sublime de toutes les œuvres de Dieu, c'est l'entrée des âmes dans la famille des trois Personnes Divines, leur adoption, leur divinisation par la grâce sur la terre, par la gloire au ciel.

Mais depuis le péché originel du moins, pas de réalisation possible de ce plan en dehors du Christ. Il est dans ce grand œuvre, le Sacrement de Dieu, l'instrument nécessaire. *Personne,* dit-il, *ne vient au Père que par moi* (1).

Ainsi en a-t-il été décidé de toute éternité. *Béni soit Dieu le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui nous a comblés dans le Christ de toutes sortes de bénédictions spirituelles et célestes. En Lui, il nous a élus dès avant la création du monde pour que nous soyons saints et irrépréhensi-*

(1) « Nemo venit ad Patrem nisi per me. » (S. Jean, XIV, 6.)

bles à ses yeux. Dans son amour, Il nous a prédestinés à être ses fils adoptifs par Jésus-Christ (1).

Les diverses phases de l'exécution de ce décret nous sont connues.

Éternellement engendré au sein de son Père, le Verbe prend notre nature, qu'il unit à sa personne d'une manière ineffable et indissoluble (2).

Sans se confondre avec sa divinité, son humanité reçoit la plénitude de la vie divine (3).

C'est à cette plénitude que les âmes devront puiser (4). Toutes les grâces de salut, toutes les richesses et les fécondités surnaturelles leur viendront de l'Homme-Dieu : il sera *leur sagesse, leur justice, leur sainteté*; mais à la condition qu'il soit d'abord leur Rédemption et qu'il leur ouvre les portes de la vie divine fermées par le péché (5).

Il le fait pour l'humanité entière par sa mort sur la Croix (6). Le voilà dès lors devenu chef de son royaume conquis, du royaume des âmes pour lesquelles il s'est livré.

Rattachées à lui, vivifiées par lui, avec le concours des divers ministères établis dans son Église, elles deviennent les membres d'un corps immense dont il est la tête, formant avec lui un seul être collectif, le Christ total, le Christ complet (7), qui ne s'achèvera d'ailleurs absolument qu'au ciel dans la glorification du Corps mystique (8).

(1) Eph., I, 5-6.
(2) « Et Verbum caro factum est. » (S. Jean, I, 14.)
(3) « Et habitavit in nobis... plenum gratiae et veritatis. » (S. Jean, I, 15.)
(4) « De plenitudine ejus omnes nos accepimus. » (S. Jean, I, 16.)
(5) « Sapientia a Deo et justitia et sanctificatio et redemptio. » (I Cor., I, 30.)
(6) « Pro omnibus mortuus est Christus. » (II Cor., V, 14.)
(7) « Totus Christus caput et corpus est. » (S. Aug., Eph., I, 6.)
(8) « In laudem gloriae gratiae suae. » (Eph., I, 6.)

Or, dans ce plan grandiose, d'une envergure infinie, voici que s'insère le dessein divin relatif à la sainte Eucharistie. Cette institution appelée à couronner les œuvres de Dieu, cette merveille des merveilles, procurera la parfaite incorporation des âmes au Christ. Elle ne les unira pas seulement au Christ individuel, mais aussi au Christ chef du Corps mystique. La première et radicale incorporation au Christ se fait sans doute par le Baptême. Mais la grâce du Baptême doit normalement être nourrie, vivifiée encore et augmentée par l'Eucharistie, comme la branche sur le cep est nourrie et vivifiée par un apport incessant de sève : faute de quoi le rameau se dessèche et meurt, et n'est plus incorporé au tronc vivant.

Impossible de douter de cette finalité après les solennelles paroles de la promesse. *Ma chair*, a dit Jésus, *est véritablement une nourriture et mon sang un breuvage ; qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui. Comme mon Père qui m'a envoyé est vivant, et que moi, je vis par mon Père, de même, celui qui me mange vivra aussi par moi* (1).

La même pensée est partout sous-entendue et parfois se fait jour clairement dans le discours après la Cène et dans la prière qui le suit : *Demeurez en moi comme je demeure en vous. Je suis la vigne, et vous êtes les rameaux... Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il sera rejeté comme un rameau sec et mis au feu... O mon Père, que tous soient un comme vous êtes en moi et je suis en vous, afin qu'ils soient eux aussi un en nous... Nous en eux et vous en moi afin qu'ils soient consommés dans l'unité* (2).

(1) S. Jean, VI, 56-58.

(2) « Manete in me, et ego in vobis... Ego sum vitis, vos palmites... si quis in me non manserit, mittetur foras sicut palmes et arescet et in ignem mittent... Ut omnes unum sint, sicut tu, Pater, in me et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint. » (S. Jean, XV-XVII.)

N'est-ce pas toujours cette intention divine que saint Paul exprime quand il compare la Victime immolée sur l'autel eucharistique aux victimes des sacrifices anciens et affirme que, en y participant, nous sommes associés à la divinité; mieux encore quand dans la lettre aux fidèles d'Éphèse, où il expose magnifiquement la doctrine du corps mystique, il déclare que, *mangeant un même pain, nous formons tous un même corps*, le corps du Christ (1).

C'est aussi l'enseignement de l'Église. Dans un acte officiel, elle proclame que l'*effet de ce Sacrement est l'incorporation au Christ et l'union à ses membres* (2). C'est l'enseignement de saint Thomas d'Aquin : *le but de l'Eucharistie*, dit-il, *est de parfaire, de rendre de plus en plus étroite l'unité du Corps mystique* (3).

Bossuet a commenté éloquemment cette parole du grand théologien :

Quel est donc le vrai effet et la chose, pour ainsi parler, de ce sacrement? Être incorporé à Jésus-Christ, lui être parfaitement uni selon le corps et selon l'esprit; être avec lui une même chair et un même esprit par la consommation de ce chaste mariage; être de ses os et de sa chair comme une épouse fidèle; mais être aussi de son esprit, en sorte qu'il jouisse tout ensemble de notre corps, de notre esprit, de notre amour, comme nous jouissons du sien; en un mot, être le corps de Jésus-Christ, lui être uni membre à membre comme les membres sont unis entre eux, comme tous le sont au Chef; et cela pour toujours, sans jamais être en division ni en froideur, ni avec lui, ni avec aucun de ses membres (4).

Et pour aller jusqu'au bout de cette finalité eucharistique, voyons combien magnifiquement se réalise ainsi

(1) Eph., IV, 15-16.

(2) « Homo Christo incorporatur et membris ejus unitur. » (Decret. ad Armenos.)

(3) « Res hujus sacramenti est unitas corporis mystici. »

(4) *Médit. La Cène, 49e jour.*

notre filiation divine. Le Christ étant Fils de Dieu, nous devenons nécessairement, en même temps que ses membres vivants, les fils de son Père, et cela par une adoption qui dépasse la génération humaine. Dans l'une et l'autre, il se fait une communication de la chair et du sang; mais celle-ci sépare par sa propre vertu l'enfant des parents d'où il sort; celle-là, au contraire, pour engendrer des fils, les unit et les incorpore au Christ. Aussi, tandis que l'entrée dans la vie humaine suppose une séparation, se séparer du Christ conduit au contraire à la mort. Rien donc d'étonnant si, selon la Sainte Écriture, la relation naturelle de père et de fils s'efface pour faire place à cette nouvelle relation où l'on est enfanté en s'unissant et non plus en se séparant. *Tous ceux*, dit-elle, — *qui reçoivent le Christ, deviennent fils de Dieu* (1). Or, comment reçoit-on le Christ? Par la foi et le Baptême sans doute, mais encore, et selon toute la réalité de son corps, par l'acceptation du pain eucharistique dont le Christ a dit — remarquez l'identité des mots — : *Recevez et mangez*, par la participation au sacrement eucharistique qui nous communique, selon un mode supérieur à la génération de nos pères et de nos mères, sa chair et son sang (2).

Oui, voilà pourquoi, en définitive, le corps formé dans le sein de Marie, porté sur la croix, glorifié dans les cieux, sera dans l'Eucharistie le sacrement par excellence du Corps mystique du Christ.

Quelle beauté, dans ce plan divin, dans cette économie divine! Quelle grandeur! Quelle conception digne de la sagesse infinie de Dieu!

Voyons maintenant éclater encore cette sagesse dans l'exécution de son plan, dans la réalisation de son but par le symbolisme et la causalité eucharistiques.

(1) Rom., VIII, 14.
(2) R.P. de la Taille, *Mysterium Fidei*.

II

Le symbolisme eucharistique

C'est le premier pas de la sagesse de Dieu en marche vers son but. Le Christ s'est inséré dans l'ordre des signes, des symboles, pour symboliser son Corps mystique, c'est-à-dire Lui et les chrétiens, pour offrir à ses membres, aux fils de Dieu qui doivent lui ressembler (1), un modèle, un idéal entraînant (2).

Comment, en effet, le Christ-Chef doit-il être reproduit dans ses membres? De trois manières, me semble-t-il. *Dans sa vie, dans sa mort, dans le don de soi.* Voilà, précisément, ce que symbolisent merveilleusement la *transsubstantiation*, l'*immolation*, la *communion eucharistiques*.

Quand donc un prêtre, devenu par son sacerdoce l'instrument de Jésus-Christ, dit en son nom sur un peu de pain : *Ceci est mon corps*, et sur un peu de vin : *Ceci est mon sang*, ces paroles opèrent ce qu'elles signifient. Soudain, la réalité intime du pain et du vin disparaît; tout ce qu'il y avait de substantiel en eux ne tombe pas dans le néant, mais se change en Jésus-Christ, en son corps et en son sang qu'accompagnent toujours son âme et sa divinité. Sous le pavillon des accidents du pain et du vin, sous ces modestes apparences, il n'y a plus d'autre réalité que celle-là. Le Maître souverain de l'être, en vertu de son pouvoir absolu sur toutes les créatures, a opéré ce changement merveilleux, sans égal dans la nature (3), qui

(1) « Conformes fieri imaginis Filii sui. » (Rom., VIII, 29.)

(2) « Symbolum illius corporis cujus ipse caput cuique nos tamquam membra adstrictos esse voluit. » (Concile de Trente.)

« In sacramento altaris duplex est res significata : corpus Christi verum et mysticum. » (S. Thomas, III^a, q. LX, art. 3.)

(3) « Mirabilem conversionem. » (Concile de Trente.)

atteint tous les éléments de la substance du pain et du vin, sans le changer lui-même, qui lui permet, sans quitter les cieux, de résider sur l'autel et d'étendre sa présence à tous les lieux du monde.

Il y a là de quoi nous jeter dans la stupeur. Comment! cette matière eucharistique devient Jésus-Christ en personne, le doux Sauveur, le Roi de gloire, le Souverain de la terre et des cieux. Quel mystère! Quelle destinée aussi pour elle, et si elle pouvait sentir, connaître son sort, comme elle aspirerait à cette transsubstantiation, comme elle se perdrait joyeuse en Jésus!

Or, ces sentiments peuvent être en quelque manière les nôtres. Que dis-je? Ils doivent l'être.

En tant que membres du Corps mystique, nous sommes invités, à l'exemple de ce pain et de ce vin, à nous effacer devant le Christ, à le faire vivre sous nos apparences humaines.

Si nous gardons, en effet, notre nature et notre personnalité dans notre incorporation au Christ, nous n'en devons pas moins faire céder devant lui tout un fonds humain, que saint Paul appelle *le vieil homme*, *la chair de péché* (1), notre nature dépravée, un ensemble de pensées, de désirs, de penchants, de passions, non à détruire sans doute, mais à faire entrer dans une orientation nouvelle dont le terme est Jésus-Christ. Saint Paul nous le dit encore : *Renouvelez-vous, revêtez-vous de l'Homme nouveau qui a été créé selon Dieu dans la justice et la sainteté* (2). *Revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (3). *Ayez ses manières de penser, de sentir* (4). Qu'il s'empare de votre

(1) Épître aux Romains.

(2) « Induite novum hominem qui secundum Deum creatus est in justitia et sanctitate veritatis. » (Eph., IV, 24.)

(3) « Induimini Dominum Jesum Christum. » (Rom., XIII, 14.)

(4) « Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu. » (Phil., II, 5.)

esprit, de votre cœur, de votre volonté, de votre corps même, et qu'il les dirige à son gré, au point que vous puissiez dire : *Je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (1). *Ma vie, c'est le Christ* (2).

Voilà le magnifique programme que présente la transsubstantiation aux membres du Christ-Chef. Opérer en eux, par des efforts continuels à suivre les enseignements du Maître, à imiter ses vertus, ce que saint François de Sales appelle « une transsubstantiation morale et spirituelle ». On disait d'un saint prêtre du XVII[e] siècle : « A l'extérieur, c'est le Père de Condren; à l'intérieur, c'est Jésus-Christ. » On devrait pouvoir le répéter de tout membre du corps mystique, fidèle aux obligations de son incorporation au Christ, à la première leçon de l'hostie.

Voici la seconde : l'immolation.

Le Christ est mort effectivement dans les circonstances tragiques que nous savons, il y a dix-neuf cents ans, le premier vendredi saint, aux portes de Jérusalem. Les mains élevées vers son Père dans un geste d'offrande, étendues vers l'humanité dans un geste de pardon. Il a livré sa vie, il a immolé son humanité sur une croix inondée de son sang, le sang de la Rédemption, de la nouvelle alliance qui doit porter la vie dans tout le corps mystique.

Or, à l'autel eucharistique, ce drame est rappelé et se renouvelle sous la forme liturgique, inaugurée par le Christ lui-même à la Cène, avec ses Apôtres. Le fonds du sacrifice est simple, puisqu'il ne faut qu'un peu de pain

(1) « Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus. » (Gal., II, 20.)
(2) « Mihi vivere Christus est. » (Phil., I, 21.)

et un peu de vin et que le reste s'accomplit en quelques mots. Mais sous cette simplicité, se réalise « quelque chose de si grand, dit Bossuet, que le ciel même en est étonné ». La foi peut y découvrir, au moins, selon une opinion récente, une oblation nouvelle du sacrifice du Calvaire, selon d'autres, une immolation chaque jour renouvelée, actuelle, très réelle bien que non sanglante, mystique et enveloppée de mystère, dans laquelle les paroles sacramentelles « semblables à un glaive tranchant » — les mots sont encore de Bossuet — séparent par elles-mêmes le corps et le sang du Sauveur et le placent sous un symbole de mort. C'est le sacrifice du Christ-Chef, sacrifice visible, signe lui-même d'un sacrifice invisible (1); sacrifice rituel dont le Christ est la victime et qui symbolise le sacrifice invisible et spirituel des cœurs.

Il n'est pas possible, en effet, que les membres du Corps mystique ne partagent pas le sort de la tête, qu'ils jouissent sous une tête sacrifiée. *Si quelqu'un veut venir après moi*, a dit Jésus, *qu'il se renonce, qu'il porte sa croix et qu'il me suive* (2) dans l'immolation. *Ceux qui appartiennent au Christ crucifient leur chair avec ses vices et ses concupiscences* (3). En plus d'une transsubstantiation spirituelle et morale, l'incorporation au Christ entraîne donc la mortification des défauts, des passions, des sens, poussée plus ou moins loin selon les progrès à réaliser; l'acceptation des souffrances inhérentes au devoir quotidien, au travail sous toutes ses formes, à la vie de relations, à la vertu; la résignation à ces événe-

(1) « Sacrificium visibile, invisibilis sacrificii sacramentum. » (S. Augustin.)

(2) « Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, tollat crucem suam et sequatur me. » (Matth., XII, 24.)

(3) « Qui Christi sunt carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis. » (Gal., V, 27.)

ments providentiels que sont les insuccès, les maladies, les deuils, à la mort même par anticipation. Il n'est pas un jour où nous ne soyons invités par l'immolation visible du Christ-Chef à dire vraiment : *Mourons avec Lui* (1). *Achevons dans notre chair ce qui manque à son sacrifice* (2).

« La vie chrétienne est une Messe », a écrit Mgr Gay. Oui, et les membres du Christ peuvent, en face des sacrifices qu'elle leur présente à chaque instant, renouveler le beau geste du bienheureux Noël Pinot, montant à l'échafaud, revêtu de ses ornements sacerdotaux, et faisant un grand signe de croix accompagné des paroles rituelles : *Introibo ad altare Dei : Je monterai à l'autel de Dieu.*

La communion complète la Messe et achève le symbolisme eucharistique.

Cet aboutissement obligatoire de la transsubstantiation et de l'immolation a été promulgué dès la promesse de l'Eucharistie : *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme*, a dit Jésus, *et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous* (3). A la dernière Cène, premier exécuteur de cette volonté et se portant lui-même mystérieusement dans ses mains, l'Homme-Dieu s'est donné en nourriture à ses Apôtres dans un geste suprême d'amour. *Recevez et mangez, ceci est mon corps... buvez tous, ceci est mon sang* (4). Il le fallait pour achever son premier sacrifice conformément aux exigences du culte antique, qui se terminait par une participation à la chair immolée, symbole de la communion à la grâce de Dieu. Pour-

(1) « Moriamur cum eo. » (S. Jean, XI, 16.)
(2) « Adimpleo ea quae desunt passionum Christi in carne mea. » (Col., I, 24.)
(3) S. Jean, VI, 54.
(4) S. Matthieu, XXVI, 27, 28.

quoi d'ailleurs se mettre sous ce signe du pain et du vin, si ce n'est pour atteindre les poitrines humaines? Les splendeurs de l'ostensoir, le gibet mystérieux de l'autel ne suffisent pas au Christ. Il a voulu être une bouchée de pain, quelques gouttes de vin, pour se donner, pour entrer en nous et se mêler à notre sang.

C'est aussi en vue de nous donner une troisième leçon, de nous représenter une troisième exigence de notre incorporation chrétienne.

La communion nous invite déjà à bannir toute désunion du Corps mystique. Arrière les haines implacables, les longues inimitiés, les refus de pardonner, les antipathies! Tout cela ne convient pas à des chrétiens.

Mais elle nous demande davantage : le don du Christ à nos frères.

Oui, le don du Christ par la communication du fruit de nos prières, de nos souffrances, de nos bonnes actions. En vertu du dogme de la Communion des Saints, de la solidarité qui existe entre les fidèles, le bien de chacun profite à tous, à ceux spécialement auxquels nous unit une plus étroite charité ou une intention plus explicite.

Le don du Christ par les œuvres de bienfaisance et de miséricorde, qui nous font en même temps communier au Christ particulièrement présent dans ses membres souffrants.

Le don du Christ par la serviabilité qui lui ouvre les cœurs et l'y fait entrer.

Le don du Christ par la sollicitude des membres du Corps mystique les uns pour les autres : c'est exigé, selon la doctrine de saint Paul, par la constitution même de ce corps (1).

Le don du Christ par l'apostolat sous toutes ses for-

(1) « Pro invicem sollicita sint membra. » (I Cor., XII, 25.)

mes : l'apostolat sacerdotal, l'apostolat religieux, l'apostolat laïc ou l'action catholique. Cet apostolat ne va pas, toutes proportions gardées, sans le dévouement, par lequel on donne, avec le Christ, son temps, ses loisirs, ses peines, ses fatigues, sa vie elle-même.

« Le prêtre est un homme mangé », disait le Père Chevrier. Ne doit-il pas en être ainsi, dans une certaine mesure, de tout membre du Christ soucieux du bien des autres et fidèle à répondre aux appels du Chef, à reproduire l'idéal de l'Eucharistie?

Un tel symbolisme, si merveilleusement choisi par la sagesse de Dieu pour atteindre son but, ne peut manquer d'être opérant, entraînant par lui-même.

Toutefois, cela ne saurait suffire à cette divine Sagesse. Multipliant les merveilles, elle a doué ce signe d'une efficacité particulière, d'une fécondité causale. Elle lui a donné le privilège de produire ce qu'il signifie. Cette causalité merveilleuse achève l'ordonnance, l'économie eucharistique par rapport à notre incorporation au Christ.

III

La causalité eucharistique

La causalité eucharistique présente comme trois degrés : *la transsubstantiation* livre aux membres du Corps mystique *la présence* de leur Chef, *la Messe* leur livre sa *Religion*, *la Communion* leur livre sa *substance*.

L'Église catholique aime à chanter en face de ses tabernacles la parole de Moïse : *Il n'est pas de nation qui ait des dieux aussi proches que notre Dieu* (1). L'Eucharistie

(1) « Non est alia natio tam grandis quae habeat deos appropinquantes sibi sicut Deus noster. » (Deut., IV, 7.)

est, en effet, un sacrement permanent; Notre-Seigneur y tient sa promesse de demeurer avec les siens ici-bas, même après son Ascension, jusqu'à la fin du monde (1). Il réalise ce qui est le propre de l'amitié, ce qui convient à plus forte raison aux membres d'un même corps par rapport à leur Chef : *convivere, vivre ensemble* (2).

Sans doute, son corps est invisible et nous n'avons pas le contact sensible de son humanité. Les besoins de notre nature ne s'en trouvent pas frustrés pour autant, ni tout exercice de nos sens absent. Nous voyons, nous sentons les dehors que Notre-Seigneur emprunte pour nous livrer sa présence, les accidents qui le couvrent, de telle sorte que nous pouvons dire en toute vérité : Il est là! Nous distinguons le moment où il commence à être sur l'autel. Il vient et il s'en va; on le porte ici, on le transporte là; on l'élève pour l'offrir à l'adoration des fidèles; on le donne en communion : ce sont pour nous autant de signes indicateurs de sa présence. Nous en avons un autre dans la lampe qui se consume devant le tabernacle. Une église où il réside ne nous apparaît plus un édifice vulgaire. Il est possible d'y venir pour le rencontrer, demeurer et s'agenouiller devant lui; on a le sentiment qu'on entre dans la maison d'un ami tout aimant et qu'on le quitte en sortant du temple. Apercevoir même à distance le toit ou le clocher d'une église où se trouve le Saint-Sacrement imprime révérence à un cœur catholique et l'élève dans une fervente adoration.

Peu importe donc que nos sens ne perçoivent pas les apparences humaines du Christ. Il y a dans le voile qui le couvre une merveilleuse invention divine pour nous

(1) « Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem saeculi. » (Matth., XXVIII, 20.)

(2) « Maxime proprium est amicitiae convivere amicis. » (S. Thomas.)

assurer sa présence, sans qu'il ait à quitter le ciel; pour la multiplier dans tous les lieux du monde; pour l'adapter aux exigences de notre foi et de notre condition humaine. « Ce que l'on voit, ce que l'on palpe, a dit un auteur, devient vite banal et bientôt cesse d'exciter notre émotion. Un visage, une scène, quelque beaux, quelque frappants qu'ils puissent être, perdent bien vite leur pouvoir de stimuler nos facultés quand celles-ci y sont habituées. Dans le Saint-Sacrement, il n'y a pas de visage apparent, de personne tangible; mais il y a la présence de l'invisible; une présence qui émeut en nous quelque chose de plus profond que les sens; une présence affirmée par la plus puissante des forces de l'âme, la plus perspicace de toutes nos méthodes de perception, la foi surnaturelle d'un cœur vraiment chrétien (1) », une présence capable de provoquer nos hommages et nos prières, de nous faire vivre dans l'intimité la plus attentive et la plus affectueuse avec Jésus, d'entretenir une étroite communauté de vie entre le Chef du Corps mystique et ses membres.

La Messe leur donne plus que sa divine présence : elle leur livre sa Religion.

La Religion de Jésus-Christ l'a entraîné au Calvaire où il a opéré notre Rédemption dans un sacrifice, acte suprême et essentiel du culte divin. Mais là il était seul : il s'offrait plutôt à notre profit. A la Cène, au contraire, où la même religion l'avait conduit auparavant pour une offrande rituelle et une immolation anticipée, il s'était entouré de ses Apôtres, et depuis, à l'autel où il continue ce mystère, il demande, pour s'offrir, la collaboration du Corps mystique dans la personne des prêtres, ses instru-

(1) Mgr Hedley (Retraite).

ments, refaisant ses gestes et redisant ses paroles, dans la personne même des simples fidèles associés eux aussi à son sacerdoce et à son oblation. Celle-ci est donc vraiment un acte social, dans lequel Notre-Seigneur n'agit pas seulement à notre profit, mais en notre nom ; dans lequel, créateur de la vraie Religion, il s'en fait aussi l'animateur et l'étend à tous ses membres, jusqu'au plus intime des âmes.

La Liturgie de la Messe, dont l'Église a entouré le rite très simple de la Cène, ne manque pas de nous le rappeler. C'est déjà en application de cette vérité qu'elle fait une obligation au prêtre d'ajouter au vin à consacrer, qui représente le Christ, quelques gouttes d'eau qui représentent le peuple chrétien. Voyez ensuite, avant la Consécration, le prêtre étendre les mains sur les dons sacrés comme autrefois, dans l'Ancienne Loi, on mettait les mains sur la victime en signe d'union et de consécration. Tout le peuple est pressé d'entrer avec le prêtre dans ce sentiment, et celui-ci dit au nom de tous : « *Nous vous prions, Seigneur, de recevoir cette oblation de notre servitude et de toute votre famille.* » Lorsque enfin, dans la prière qui suit la Consécration, il demande que, par les mains d'un ange mystérieux, l'hostie et le sang divin soient portés au ciel, il fait ce vœu, dit saint Thomas d'Aquin, non pour les espèces sacramentelles ni pour le corps véritable du Christ, mais pour les membres du Corps mystique unis à leur Chef (1).

Union qui doit être dans notre intention, mais que recherche bien plus encore le Christ-Chef et dont il est le premier artisan dans sa propre oblation. Une humble religieuse aimait à se le représenter prenant en elle « une humanité de surcroît » pour rendre à Dieu ses devoirs

(1) « qui corpus suum mysticum Deo Patri conjungit. »

religieux. Mais cela se réalise dans tous les chrétiens au saint autel. Le Christ ne leur met pas seulement en mains les fruits de son sacrifice. Il les associe à son action, à l'exercice de sa Religion profonde et parfaite. Il prend en eux, prêtres et fidèles, « une humanité de surcroît » pour s'offrir et s'immoler, et, ce faisant, adorer son Père, le remercier, le prier, lui crier pardon. Il s'approprie en quelque sorte leurs adorations, leurs louanges, leurs actions de grâces, leurs prières, leurs réparations, toutes leurs bonnes œuvres même et leurs sacrifices personnels. Il assure à cet hommage composé une valeur infinie, à laquelle contribuent accidentellement la sainteté et la ferveur des assistants et celle du Corps mystique tout entier, pour l'honneur de Dieu, le bonheur de la cour céleste, le soulagement des âmes du Purgatoire, le plus grand bien de toute l'Église militante.

Quelle identification ! Elle est encore plus parfaite dans la Communion. Celle-ci livre aux membres du Corps mystique la substance même de leur Chef.

Il leur faut, en effet, une nourriture proportionnée, car le composé de nature et de grâce créé en eux par leur incorporation au Christ est exposé à se dissocier, à se décomposer par le péché ; une triste expérience le démontre. Et encore, lutter contre la mort ne suffit pas. Il convient de faire croître et de développer sa vie, ce qui requiert aussi un aliment.

Que sera-t-il ? Rappelons-nous la loi de toute alimentation énoncée en ces termes par saint Thomas : *La nourriture vient aux vivants de la même source que l'existence* (1).

Or, la vraie source de l'être divin des chrétiens, c'est

(1) « Ex iisdem nutrimur ex quibus sumus. »

l'Homme-Dieu, c'est le Christ. Il sera donc leur aliment. Oui, et voilà pourquoi il fait, de sa substance dans l'Eucharistie, un pain *vivant* et *vivifiant*, qu'il présente à tous ses membres. Quand ceux-ci le reçoivent à la table sainte comme le fruit du sacrifice de la Messe, ils peuvent déjà reconnaître en lui, en vertu de ce que nous disions plus haut, selon la parole de saint Augustin, *leur propre mystère* (1); mais il va le devenir bien davantage encore par son assimilation. Toutefois, l'ordre ordinaire est ici changé. Comme ce pain est infiniment supérieur à celui qui s'en nourrit, ce n'est pas le communiant qui l'élève à lui et le convertit en lui-même, c'est le pain qui élève le communiant et le transforme en lui (2).

Voilà bien, comme le dit Bossuet, « le Christ répandu et communiqué » dans son Corps mystique. Sans doute la substance de l'Homme-Dieu disparaît de la poitrine des communiants avec les divines espèces; mais alors elle a joué son rôle, elle a rempli leur âme de grâce (3), et le Chef demeure néanmoins dans ses membres pour y achever ce que symbolise l'Eucharistie, y assurer la mise en pratique des leçons de l'Hostie, pour *vivre*, *mourir*, *se donner* en eux et se les assimiler complètement, en attendant le ciel dont l'Hostie leur est un gage (4), et où, les espèces sacramentelles écartées, ils verront, ils entendront, ils mangeront, ils boiront le Verbe (5). En même temps il les unit ici-bas entre eux; il les rattache étroitement à la hiérarchie, à ses membres souffrants ou glo-

(1) « Mysterium vestrum accepistis. »

(2) « Cibus sum grandium; non ego mutabor in te, sed tu mutaberis in me. » (S. Augustin.)

(3) « Mens impletur gratia. » (Liturgie.)

(4) « Et futurae gloriae nobis pignus datur. » (Liturgie.)

(5) « Ipsum Verbum visuri... audituri... manducaturi... bibituri. » (S. Augustin.)

rieux, à la Bienheureuse Vierge Marie et aux Saints. En Lui, tous ne font qu'un seul Christ.

Ainsi la Sagesse divine met la dernière main à son œuvre, et se poursuit, tout le long des siècles, la génération des fils adoptifs de Dieu, ou plutôt la génération complète et finale du Christ intégré dans ses membres, le suprême effort de la Paternité divine.

Mgr René Mignen,
Archevêque de Rennes.

La prière du Sauveur

Pour pénétrer davantage dans la sainte âme du Sauveur et dans le mystère de la Rédemption, il convient de parler de la prière du Christ. Nous sentons, aux moments surtout où nous sommes éprouvés, le besoin de prier, puisqu'il nous a été dit : « *Demandez, et vous recevrez; frappez, et l'on vous ouvrira.* » Mais nous sentons aussi que trop souvent nos prières ne sont guère dignes d'être exaucées, comme il est écrit dans le *Dies irae* : « *Preces meae non sunt dignae; sed tu bonus fac benigne...* Mes prières ne sont pas dignes; mais vous, qui êtes bon, faites grâce... » Nos prières souvent n'ont pas l'humilité, la confiance, la persévérance qu'il faudrait, elles restent superficielles et ne sont pas assez un cri du fond de l'âme. Aussi nous sentons le besoin de nous appuyer sur une prière plus profonde, plus forte que la nôtre; nous demandons aux saints, à la sainte Vierge, d'intercéder pour nous; nous éprouvons surtout le besoin de nous appuyer sur la grande prière du Christ, comme le fait l'Église à la fin de chacune des oraisons de la messe : *per Christum Dominum nostrum*. Et de fait c'est cette grande prière du Christ qui continue dans l'Église jusqu'à la fin des temps, chaque jour à la sainte messe et dans l'office liturgique.

Voyons comment Jésus a prié sur la terre, et si sa prière continue au ciel.

*
* *

Comment Jésus a-t-il prié sur la terre?

On lit en saint Luc (VI, 12) que, avant de choisir les douze apôtres, « Jésus se retira sur la montagne pour prier et y passa toute la nuit à prier Dieu ». Un peu plus haut, dans le même Évangile (V, 16), il est dit qu'il se retirait dans le même but au désert. Nous connaissons tous sa prière sacerdotale après la Cène, rapportée par saint Jean (ch. XVII), et celle qu'il fit au jardin des Oliviers : « Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi; cependant que votre volonté soit faite, et non la mienne (1). » Un peu plus tard il implore son Père pour ses bourreaux. Et son dernier soupir est une prière d'adoration, de supplication pour nous, de réparation et d'action de grâces.

Il est certain que Jésus a prié, non pas comme Dieu, mais comme homme, car la prière est une élévation de l'âme vers Dieu et l'expression d'un désir que nous lui demandons d'exaucer. Jésus comme homme savait que la Providence divine avait ordonné de toute éternité que certaines grâces ne seraient obtenues que par sa prière; il savait qu'il obtiendrait ainsi la conversion de Madeleine, celle du bon larron, celle du centurion. Il convenait aussi qu'il priât pour nous donner l'exemple de la prière humble, filiale, confiante, persévérante, lui qui nous a dit : « *Oportet semper orare* : Il faut toujours prier, sans jamais se lasser », comme on respire incessamment (Luc, XVIII, 1). Quand il nous a enseigné à dire

(1) Matth., XXVI, 39.

le *Pater*, il le disait avec nous et pour nous, en nous rappelant ainsi que Dieu est l'auteur de tout bien.

Quelles furent les grandes intentions de sa prière? A-t-il prié pour lui-même? — Il le fit certainement à Gethsémani, en disant, prosterné la face contre terre : « *Mon Père, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi! Cependant, non pas comme je veux, mais comme vous voulez* (1) »; c'est-à-dire : non pas comme le désire ma sensibilité et l'inclination de la nature, à laquelle la mort, surtout une pareille mort, répugne; mais comme vous voulez. C'est la prière de supplication, qui exprime un désir conditionnel, « *s'il est possible* », désir dominé par la pleine conformité de la volonté libre à la volonté divine. « *Mon Père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite* (2). »

Notre-Seigneur, qui avait annoncé plusieurs fois qu'il serait mis à mort et qu'il ressusciterait (3), savait bien que *cette prière conditionnelle* ne serait pas exaucée; mais il la fit pour montrer qu'il était vraiment homme, et qu'il nous est permis d'exprimer la douleur que ressent notre nature, tout en conformant notre volonté à celle de Dieu.

Mais ce que Jésus a demandé d'une façon non pas conditionnelle, mais absolue, il l'obtint toujours. *La prière, qui était en lui l'expression de sa volonté humaine délibérée et absolue, fut toujours exaucée* (4). Il demandait ainsi ce qui était manifestement à ses yeux dans le sens des intentions divines, ce qu'il était inspiré à demander fermement : les grâces qui selon le plan de la Providence devaient être obtenues par son intercession. C'est ainsi

(1) Matth., XXVI, 39.
(2) Ibid., 42.
(3) Matth., XVI, 21.
(4) Cf. S. THOMAS, III^a, q. 21, a. 4.

que nous croyons tous à l'infaillible efficacité de la prière qu'il fit pour Pierre, lorsqu'il lui dit avant la Passion : « Simon, Simon, voici que Satan vous a réclamés pour vous cribler comme le froment; *mais j'ai prié pour toi*, afin que ta foi ne défaille point; *et toi, quand tu seras converti, affermis tes frères* (1). » Et de fait, après sa faute, que Jésus lui prédit alors, Pierre fut converti par une grâce très forte, que lui obtint la prière du Christ et qui le conduisit jusqu'au martyre. Personne n'en doute dans l'Église, c'est toujours en vertu de cette même prière du Christ que le successeur de Pierre affermit ses frères dans la foi.

Les disciples connaissaient cette puissance de l'oraison du Sauveur.

Après la mort de Lazare, sa sœur Marthe dit à Jésus : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. Mais maintenant encore, je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera. » Jésus lui dit : « Votre frère ressuscitera... Je suis la résurrection et la vie » (Jean, XI, 21). Au moment de la résurrection de Lazare, Jésus leva les yeux au ciel et dit : « Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez exaucé. *Pour moi, je savais que vous m'exaucez toujours* » (ibid., XI, 42). Saint Paul écrit dans l'Épître aux Hébreux, V, 7 : « *Jésus a été exaucé à cause de sa piété* et, maintenant arrivé au terme de sa course, il sauve à jamais tous ceux qui lui obéissent. » En cela sa prière est exaucée tous les jours et le sera jusqu'à la fin du monde (2).

(1) Luc, XXII, 32.

(2) Cette distinction de la prière conditionnelle et de la prière inconditionnelle s'applique aussi, toute proportion gardée, à nous. C'est ainsi que nous devons demander de façon inconditionnelle les grâces manifestement nécessaires à notre salut, et de façon conditionnelle les biens temporels dans la mesure où ils sont utiles à notre salut.

*
* *

Comment a-t-il prié ici-bas pour ses Apôtres et pour l'Église?

Nous le voyons dans la prière sacerdotale rapportée au chapitre xvii de l'Évangile de saint Jean, après la Cène, juste avant la Passion.

Elle commence par ces mots : « *Père, l'heure est venue, glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie.* » Comment celui qui est doux et humble de cœur demande-t-il ainsi d'être glorifié? — Il le demande, au moment des dernières humiliations, *afin de glorifier son Père,* par sa mort, par ses humiliations mêmes, qui, acceptées par amour, lui donneront la victoire sur le péché et sur le démon.

Cette prière demande le rayonnement de la gloire de Dieu ; elle est exaucée pendant la Passion, car jamais Jésus ne fut plus grand qu'à cette heure suprême ; elle est exaucée par la conversion du bon larron, par celle du centurion, par la résurrection glorieuse, plus tard par la conversion du monde à l'Évangile.

Jésus continue sa prière sacerdotale en suppliant son Père de garder ses Apôtres : « *Père saint, gardez dans votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils ne fassent qu'un comme nous.* Lorsque j'étais avec eux, je les conservais dans votre nom. J'ai gardé ceux que vous m'avez donnés, et pas un d'eux ne s'est perdu, hormis le fils de perdition, afin que l'Écriture fût accomplie. Maintenant je vais à vous et je fais cette prière... afin qu'ils aient la plénitude de ma joie... Je ne vous demande pas de les ôter du monde, mais de les garder du mal... Sanctifiez-les dans la vérité... Je me sacrifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés en vérité. »

Jésus prévoit le grand abattement dans lequel vont

tomber ses disciples dans quelques heures, pendant la Passion; mais sa prière les soutiendra; elle sera exaucée; elle leur obtiendra la force pour être fidèles jusqu'au martyre.

Jésus prévoit aussi les grandes persécutions qui vont venir; il les a déjà annoncées : « Vous serez livrés même par vos parents, par vos frères, par vos proches et par vos amis, et ils feront mourir plusieurs d'entre vous. Vous serez en haine à tous à cause de mon nom. Cependant pas un cheveu de votre tête ne se perdra : par votre constance, vous sauverez vos âmes » (Luc, XXI, 16).

Dans sa prière sacerdotale, Jésus supplie encore son Père pour tous ceux qui par la prédication des apôtres et de leurs successeurs croiront en lui, « *pour que tous ils soient un*, dit-il, *comme vous, mon Père, vous êtes en moi et moi en vous..., et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé, et que vous les avez aimés, comme vous m'avez aimé* ».

Jésus demande ainsi pour son Église deux choses : l'unité ici-bas et la vision de gloire dans le ciel.

Il demande que la multitude des croyants ne fasse qu'un cœur et qu'une âme. C'est ce qui se réalisera dans l'Église naissante, comme le disent les Actes des Apôtres, IV, 32. Il demande que l'Église, malgré la diversité des races, des langues, des mœurs, des institutions humaines, apparaisse comme un miracle moral permanent, par l'unité de foi, de culte, d'espérance, de charité, de hiérarchie. Cela se réalise dans l'Église, surtout dans les plus saintes âmes de chaque génération, à quelque nation qu'elles appartiennent. Si nous constatons dans l'Église l'humaine faiblesse, il y a aussi toujours en elle de très saintes âmes dont le grand esprit de foi, de confiance et d'amour, est, en chaque génération, la réalisation du désir exprimé par Notre-Seigneur.

Enfin pour l'Église, il demande la gloire du ciel : « *Père, ceux que vous m'avez donnés, je veux que là où je suis, ils y soient avec moi, afin qu'ils voient la gloire que vous m'avez donnée,... afin que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux et que je sois aussi en eux* » (Jean, XVII, 24-26).

Jésus veut que nous soyons les membres de son corps mystique et que, après avoir participé ici-bas à sa vie cachée et dans une mesure à sa vie douloureuse, nous participions à sa vie glorieuse dans l'éternité.

***

Le Sauveur continue-t-il au ciel de prier pour nous?

Saint Paul écrit aux Romains, VIII, 34 : « *Le Christ ressuscité est à la droite de Dieu et il intercède pour nous.* Qui nous séparera de l'amour du Christ? » de celui qu'il a pour nous et qui suscite en nous un amour réciproque?

Dans l'Épître aux Hébreux, VII, 25, le grand Apôtre dit aussi : « Jésus, parce qu'il demeure éternellement, possède un sacerdoce qui ne se transmet point. De là vient aussi qu'il peut sauver parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu par lui, puisqu'il est *toujours vivant pour intercéder pour nous.* »

Jésus lui-même nous a assuré, avant de nous quitter, qu'il prierait pour nous, quand il a dit : « Si vous m'aimez, gardez mes commandements, *et moi je prierai le Père,* et il vous donnera un autre Consolateur, pour qu'il demeure toujours avec vous » (Jean, XIV, 16).

Certains théologiens (1) ont dit que Jésus au ciel ne prie plus à proprement parler pour nous, mais qu'il montre

(1) Medina et Vasquez.

seulement à son Père son humanité et ses plaies glorieuses, signes de ses mérites passés.

Aux yeux de beaucoup d'autres théologiens (1), qui se réclament de saint Augustin et de saint Thomas, cette manière de voir atténue sans motif les paroles inspirées que nous venons de rapporter. Lorsque saint Paul dit que *le Christ toujours vivant ne cesse d'intercéder pour nous*, il n'y a aucune raison de dire que ce n'est plus une prière proprement dite. Si Notre-Seigneur continue à demander que ses mérites passés soient appliqués à telle et telle âme, il n'y a là aucune imperfection pour lui; c'est au contraire une nouvelle expression de son amour pour nous (2).

Il est certain que la Vierge et les saints au ciel prient pour nous; en disant les litanies, nous leur demandons d'intercéder en notre faveur. Et à ce sujet saint Thomas (3) remarque : « Comme la prière pour les autres

(1) Cf. Gonet, *de Incarnatione*, disp. XXII, a. 2, item Salmanticenses, Billuart, Tolet, Suarez, etc.

(2) Saint Thomas dit *in Epistolam ad Hebraeos*, VII, 25, à propos de ce texte : *Semper vivens...* : « Aliter enim sacerdotium ejus finiretur... Excellentiam pietatis ostendit, quia dicit : *Ad interpellandum pro nobis*, quia licet sit ita potens, ita altus, tamen cum hoc est pius, quia interpellat pro nobis. *Advocatum habemus apud Patrem, Jesum Christum* (I Joan., II, 1). Interpellat autem pro nobis, primo humanitatem suam, quam pro nobis assumpsit, repraesentando. Item sanctissimae animae suae desiderium, quod de salute nostra habuit exprimendo, cum quo interpellat pro nobis. »

Saint Thomas dit encore *in Epist. ad Romanos*, VIII, 34, à propos de ce texte : « Jesus, qui est ad dexteram Dei, qui etiam interpellat pro nobis » : « Nunc autem ejus interpellatio pro nobis est voluntas ipsius de nostra salute : *Volo ut ubi sum ego, et illi sint mecum* (Joan., XVII, 24. »

Voir encore *in IV Sent., dist. 15, q. 4, a. 6, q.ª 2, ad 1* : « Christus, in quantum homo, orat pro nobis; sed ideo non dicimus : Christe ora pro nobis, quia Christus supponit suppositum aeternum, cujus non est orare, sed adjuvare; et ideo dicimus : *Christe audi nos* vel *miserere nobis*, et in hoc etiam evitamus haeresim Arii et Nestorii. »

(3) III^a, q. 83, a. 11.

vient de la charité, plus les saints qui sont dans la patrie ont une charité parfaite, plus ils prient pour nous, pour nous aider dans notre voyage; et plus ils sont unis à Dieu, plus leur prière est efficace... C'est pourquoi il est dit du Christ dans l'Épître aux Hébreux, VII, 25, que, « toujours vivant, il ne cesse d'intercéder pour nous ».

Saint Ambroise dit aussi *in Epist. ad Rom.*, VIII, 34 : « *Semper causas nostras agit apud Patrem, cujus postulatio contemni non potest :* Il plaide toujours notre cause devant son Père, et sa prière ne peut être méprisée. »

Saint Augustin parle de même *in Psalm. 85 :* « *Et modo orat pro nobis ; ut Sacerdos noster, orat pro nobis ; ut caput nostrum, orat pro nobis ; ut Deus noster, oratur pro nobis :* Maintenant encore il prie pour nous, en tant qu'il est notre Prêtre et notre chef; et, en tant que Dieu, il est prié pour nous. » Saint Grégoire le Grand s'exprime de même *in V^m Psalm. pœnitent. :* « *Quotidie orat Christus pro Ecclesia.* » Il reste toujours notre avocat et notre médiateur (I Joan., II, 1).

Sans doute Jésus au ciel ne prie plus comme il le fit au jardin des Oliviers, prosterné et accablé de tristesse; l'holocauste parfait a été offert. Mais il continue de demander que les fruits nous en soient appliqués au moment opportun, surtout à l'heure de la mort (1).

(1) Comme le dit Gonet, *de Incarnatione*, disp. 22, a. 2, rien n'empêche que le Christ même au ciel prie pour nous, au sens propre de ce mot. S'il ne pouvait prier pour nous, parce qu'il est Dieu, il n'aurait pas pu le faire sur la terre; s'il ne le pouvait pas, parce qu'il est bienheureux, la bienheureuse Vierge Marie ne le pourrait pas non plus. Il convient au contraire qu'il fasse cet acte de religion, pour honorer Dieu et nous obtenir ce qui convient à notre salut, par l'application de ses mérites passés.

Jésus reste prêtre pour l'éternité, et une des principales fonctions du prêtre est de prier pour le peuple qui lui est confié.

Il ne prie pas par indigence, mais pour que *la surabondante rédemption* déjà accomplie nous soit appliquée. Les mérites infinis du Christ

Si, dans les litanies, nous ne disons pas : *Christe, ora pro nobis*, mais : *Christe, miserere nobis ; Christe, exaudi nos* ; c'est pour rappeler que Jésus n'est pas seulement homme, mais qu'il est Dieu, et en nous adressant à sa divine Personne, c'est à Dieu même que nous nous adressons, le priant de nous exaucer (1).

Du reste, il est absolument certain que la prière d'adoration et d'action de grâces est toujours vivante au cœur du Christ glorieux, elle est comme l'âme du saint sacrifice de la messe. Bien plus, cette prière d'adoration et d'action de grâces durera éternellement, même lorsque la dernière messe sera dite. C'est ce qui est dit tous les jours dans la Préface : « *Vere dignum et justum est... nos tibi semper et ubique gratias agere : Domine sancte, Pater omnipotens, aeterne Deus, per Christum Dominum nostrum* : Il est vraiment digne et juste, équitable et salutaire, de vous rendre grâces en tout temps..., Seigneur saint, Père tout-puissant..., par le Christ, Notre-Seigneur. C'est *par lui* que les Anges louent votre Majesté, que les Dominations vous adorent... »

Ce culte d'adoration et d'action de grâces durera toute l'éternité, alors même que la prière de demande aura cessé avec la dernière messe à la fin du monde.

Quelle consolation de penser que « le Christ toujours vivant ne cesse d'intercéder pour nous », que cette prière et cette oblation est comme l'âme du saint sacrifice de la

n'empêchent pas la Vierge et les saints de prier pour que les fruits de la Passion nous soient appliqués ; ils n'empêchent pas non plus le Christ de continuer à prier pour nous.

Sans doute Jésus, arrivé au terme de sa course, ne mérite plus ; et donc sa prière, comme celle des saints et de Marie, n'est plus méritoire (le temps du mérite est passé), mais elle est très digne d'être exaucée.

Item Salmanticenses, *de Incarnatione : de Oratione Christi.*

(1) Cf. S. Thomas, IV, dist. 15, q. 4, a. 6, q^a 2^a, ad 1.

messe, et que nous pouvons toujours y unir la nôtre! Notre prière manque souvent de l'humilité, de la confiance, de la persévérance qu'il faudrait; appuyons-la sur celle du Christ; demandons-lui de nous inspirer de prier comme il convient, dans le sens des intentions divines, de faire jaillir la prière de nos cœurs et de la présenter à son Père, *pour que nous soyons un avec lui pour l'éternité*. Demandons-lui ainsi, pour nous et pour les mourants, la grâce des grâces, celle de la bonne mort ou de la persévérance finale, qui est le prélude de la vie du ciel.

fr. Rég. Garrigou-Lagrange, O. P.

NOTES DE DIRECTION

A la recherche du temps perdu

Le silence majestueux, presque surhumain, des voûtes de Notre-Dame. L'éclat plus populaire du Sacré-Cœur. L'intimité fervente de Notre-Dame des Victoires. Sont-ce là les seules évocations du Paris religieux? l'atmosphère nécessaire des âmes, hors de quoi c'est le monde, le monde des affaires ou de la politique, le monde cupide ou passionné, le monde turbulent et insignifiant, le monde sans âme, le monde tout court (1)?

Faudra-t-il laisser alors le tout-Paris à la porte du sanctuaire? et la cité terrestre devra-t-elle être abandonnée à elle-même, autour des murs de la cité de Dieu?... Paris, n'est-ce pas aussi la rue de Rivoli et le boulevard Saint-Michel, le bois de Boulogne et le faubourg Saint-Antoine? Et l'un des aspects les plus typiques de la vie quotidienne, n'est-il pas, à la porte même des sanctuaires silencieux, le spectacle de la foule s'engouffrant sans cesse dans le Métropolitain à six heures du soir? Regardez-la bien avec vos yeux de l'âme : elle est silencieuse, elle aussi, à sa manière. Comptez dans cette fourmilière humaine ceux qui causent ou ceux qui s'amusent, ceux dont un souci, un espoir, une attente au foyer, n'occupent pas le regard. Spectacle bien parisien. Est-il si étranger à l'âme chrétienne de Paris?

Quelle conception inhumaine de la vie chrétienne voudrait rejeter ainsi hors du salut tout ce poids de labeur, d'inquiétude et d'espoir? Quel échec pour le Fils de Dieu fait homme, si de l'homme il n'avait assumé et sauvé que ces bribes de temps et de silence arrachées par nos églises au tumulte de la cité! Non, croyez que de ces centrales spirituel-

(1) Ces notes ont pour cadre la vie trépidante de Paris. Chacun aisément en fera l'adaptation à son propre milieu.

ies le courant de la grâce circule dans les âmes, et que la hâte silencieuse, ou le labeur toujours repris de ces hommes et de ces femmes est animé par la présence imperceptible de Dieu. Vous savez bien que, dans « l'état de grâce », comme disent nos catéchismes, toute œuvre humaine est méritoire. Méritoire, c'est-à-dire inspirée par l'amour actif de Dieu, et s'achevant en amour bienveillant de Dieu. Le circuit de la charité ne laisse rien échapper tant que l'homme n'en a pas volontairement brisé le fil. La foule du métro, c'est bien la même que la foule des messes de Notre-Dame des Victoires, des adorations nocturnes du Sacré-Cœur et des conférences de Notre-Dame.

Si la cité terrestre est ainsi animée par la cité de Dieu, si ses rues et ses voies sont l'image sensible des artères spirituelles du corps mystique, si son silence laborieux est l'écho des oraisons secrètes dans le temple, le chrétien va se trouver partout chez lui, lié partout à son intimité divine et à ses devoirs d'adoration. *Oportet semper orare*. Vous comprenez maintenant ce précepte de l'Apôtre. Elle vous paraissait étrangement chimérique cette loi de la vie chrétienne, et vous étiez tentés d'en réserver l'obligation aux âmes qu'une prévenance divine, très rare après tout, avait arrachées préalablement à l'inévitable tumulte de la réalité humaine de chaque jour. Mais non, saint Paul parle à tous; et, à leur manière, ces Corinthiens et ces Romains de l'an 50 n'étaient pas moins affairés que les Parisiens du vingtième siècle. La loi du Christ ne perd point sa vigueur à mesure que la circulation des cités augmente, et le levain évangélique doit soulever la pâte humaine tout entière. L'agitation des « communes » marchandes du temps de saint Louis avait de quoi troubler l'âme humaine autant que le tumulte de nos villes où l'électricité a décuplé le mouvement et le travail. Car l'agitation et le tumulte viennent de l'âme, et les bruits du dehors ne sont que des occasions, sans équivalence avec la capacité du dedans.

Oportet semper orare. Mais alors nous n'avons pas deux parts dans nos vies, ou trois ou quatre. La part du bon Dieu, la part du travail, et puis encore cette part terriblement et douloureusement vide des heures perdues dans le

va-et-vient des jours et des nuits. Avez-vous calculé ce qu'il y aurait alors de déchet dans une journée humaine? Avez-vous additionné les heures passées dans le métro, le matin, à midi et le soir? Et les heures d'attente dans les bureaux et les antichambres, et les courses inutiles, et les stations sans fin?

Votre travail est sanctifié, c'est bien; voilà huit heures dans l'engrenage sanctifiant de la grâce. Mais le reste? La chaîne de la prière permanente perd-elle chaque jour tant d'anneaux, qui, à la fin des temps, rattacheraient toutes les heures du temps à l'immobile éternité? Non, chrétien fidèle, rien n'est à perdre sur la terre, et tout d'abord le temps, étoffe nécessaire de tout le reste, tissu fluent sur lequel nos doigts doivent ouvrer une broderie sans interruption ni fin, dont nous ne voyons encore que l'envers avec ses fils entrelacés en tout sens. Non, il n'y a pas de temps à perdre. *Oportet semper orare*. La vie chrétienne que nous disions tout à l'heure sortir à flots de nos églises à travers les rues de la cité, elle reste, hélas! frêle et ténue, même chez ceux que le péché n'a pas coupés de leur centre vital. Combien d'entre nous savent, explicitement, clairement, activement, que la grâce, en « état » chez eux, supporte et enveloppe leur travail, leur quotidien souci, leurs journées monotones? Combien, parmi tous ces silencieux dans le métro de six heures, raccrochent leur silence brutal et amorphe au silence d'un amour de Dieu, ranimé de temps à autre par un mot de prière? Ce serait si peu de chose à faire! Et ce serait alors si vraiment la cité de Dieu!

A la recherche du temps perdu? Le voici retrouvé, le temps. Non seulement le temps du travail, mais le temps inutile, tout cet effritement de nos journées. Humainement, en langage d'affaires, ou en langage de plaisir, ce n'est et ce ne peut être que du temps perdu, de cette bourre sans valeur qu'il faut nécessairement employer pour caler les divers objets de notre vie, de ce poids brut qui, au décompte final, dépasse de beaucoup le poids net de notre volume d'affaires.

Mais chrétiennement, divinement, il n'y a pas de temps perdu. C'est jusqu'à ce tissu fluent que la vie divine anime nos œuvres et notre occupation terrestre. Notre éternité,

bonne ou mauvaise, embrasse dès maintenant, dans sa stabilité sans fin, tous les instants de notre temps. Ne perdons pas si précieuse matière, et tissons chrétiennement cette trame sans en laisser tomber un fil.

Oportet semper orare. Vous vous plaignez de n'avoir pas le temps de prier. Une dizaine de chapelet, où la placer dans ma journée? Croyez-vous qu'au vingtième siècle, avec les automobiles et le téléphone, je puisse faire oraison? — La voici, votre oraison. Ne la placez pas en dehors du temps, dans le vide d'un idéal chimérique, où vous donneriez à Dieu tout ce que vous enlèveriez à votre occupation humaine. C'est dans ce tissu même de votre occupation humaine que tant de fils restent flottants, brouillés en un inutilisable écheveau.

Chaque jour, le matin, à midi, le soir, vous avez vingt minutes de métro pour aller à votre travail. Comptez : cela fait au moins une heure. En fait vous la passez en silence. Que mettez-vous dans ce silence? Prévoyez votre travail, récapitulez-le; puis détendez-vous ou pensez au foyer, à la veillée affectueuse, aux distractions de la fin de semaine. Très bien. Mais encore?

La présence divine n'est-elle pas plus spontanée, ici, entre deux soucis? Pourquoi n'égrenez-vous pas les dix *Ave* de votre chapelet sur la chaîne ininterrompue de votre vie chrétienne? La voici, l'impossible prière. A peine une minute, le matin, et c'est tout le possible entre la messe du dimanche, disiez-vous. Vous oubliez vos heures de métro, vos attentes interminables à la porte du médecin ou du bureau d'affaires. Remplissez ces vides, et divinisez ces silences où vous perdez temps et patience. Point besoin de manifestation extérieure. Vos yeux sont déjà baissés, et il suffit que sur vos doigts, par dizaines toutes comptées, défilent les *Ave*, autour du mystère contemplé selon l'ordre du rosaire. C'est fait, sans bruit de paroles, sans originalité déplacée. Dieu est là, invisible, et votre âme en elle-même. Cela suffit. Beaucoup de distractions peut-être; mais à la surface seulement, car, sans que vous en ayez conscience, sans surtout que l'esprit se tende artificiellement, le mouvement de l'âme est lancé, et, sur la série vocale des *Ave* à peine murmurés, il se poursuit jusqu'au *Gloria Patri*. Ce n'est pas une série d'actes que vous avez à compter à coups de volonté; c'est une atmosphère qui se respire, c'est un regard qui se prolonge, c'est un *état*.

L'état de grâce dont les virtualités rayonnent par l'intensité connue de la présence divine.

Priez ainsi, chrétiens mes frères. Priez dans cette foule qui vous bouscule. Ne croyez pas que cette fourmilière humaine soit en résistance contre votre recueillement. Regardez votre voisin, numéro anonyme dans cette multitude; son front est grave, ses yeux, un peu lassés à la fin du jour, semblent arrêtés sur un objet intérieur : une affaire mal engagée, un foyer divisé, un amour mal assuré. Ne croyez-vous pas que la communion est faite avec l'âme soucieuse de votre frère? Car c'est votre frère. Il est très probablement baptisé, et, fût-il attiédi aujourd'hui, son souci même le ramène par moments à la gravité supraterrestre de sa vie, au bon Dieu peut-être, qui, demain, dans la détresse va être son seul recours. Les âmes sont plus profondes que ne laisse paraître leur agitation de surface, plus qu'elles ne le confessent elles-mêmes dans leurs heures d'insouciance.

Et puis ce voisin est peut-être lui aussi en état de grâce. Alors c'est dans la réalité divine que vous le rencontrez, en toute vérité. C'est, à la lettre, la communion des saints. Elle existe par elle-même en permanence : Église, corps mystique du Christ en qui tous sont emmembrés, incorporés; mais, par l'expression de votre prière, rendez cette communion actuelle, active, efficace. Dans le mystère de cet échange l'amour de Dieu va accomplir son œuvre merveilleuse, et votre frère inconnu bénéficie de votre oraison. Élévation de l'âme, la prière élève toutes les âmes, car c'est en communion que les âmes croissent divinement.

Vous vous étonniez peut-être tout à l'heure de cette confiance en la présence de Dieu dans le tumulte de nos cités, et vous cherchiez inconsciemment refuge, pour votre vie chrétienne, dans l'église, solitaire au milieu de la foule trop bruyante. Allons, ne craignez pas, emportez avec vous votre cellule intérieure, et croyez au rayonnement triomphant de cette présence divine, soutenue par la délicate prière diffuse à laquelle votre âme s'habitue maintenant. C'est le temps même de votre vie que vous retrouvez ainsi. Car rien ne doit être perdu dans le Christ, depuis que, venant sur terre, Il a racheté tous les temps dans son éternité.

PASTOR.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

L'âme du Centurion

On a déjà beaucoup écrit sur Ernest Psichari. Il est de ces âmes dont on n'épuise pas en une fois le fonds magnifique. Une triple auréole d'affection, de reconnaissance et d'admiration l'environne. Pourquoi cette ferveur? C'est qu'un charme séduisant se dégage de cette âme ardente et tourmentée, inquiète et passionnée, fougueuse et tendre tout à la fois. Les hommes de sa génération retrouvent en lui cette insatisfaction foncière en face de l'ordre purement matériel, cette inquiétude mystérieuse qui les blesse sans laisser encore deviner sa source, cet appel fugitif vers le spirituel dont la réalité peu à peu se révèle. Peut-être ne se rendent-ils pas compte de ce qui leur manque, mais ils apprennent à se connaître ou à se reconnaître en cette âme loyale dont le débat contre elle-même éveille en eux sa résonance. Ils ne peuvent rester indifférents à cette lutte tragique qui fait triompher la vérité sur l'erreur et qui mène un être vivant, à travers les affres, les angoisses, les déchirements d'un enfantement spirituel, d'une apparente insouciance religieuse à la foi librement consentie.

Cette première raison d'une irrésistible attirance vers Psichari se double d'une autre. La splendeur de sa sensibilité si fine, si délicate, lui conquiert d'emblée les sympathies. L'amour, le cœur, la bonté, on ne résiste pas à

cela. Il y a tels frissons intérieurs, tels cris échappés à la pitié ou à l'indignation, tels élans de tendresse ou d'amitié, dont on sent que l'âme s'y exprime tout entière et ramasse en ce mouvement passager toute la substance de sa vie affective.

En Psichari l'émotion ne sonne pas le creux, la sentimentalité n'est pas œuvre de littérature. Autant le moi qui s'étale nous paraît puéril et vraiment démodé, autant le moi qui jaillit, parce qu'il ne peut faire autrement, parce qu'il ne peut pas se contenir, nous émeut et nous captive. C'est comme un frère, depuis longtemps perdu sur le chemin de la vie et qui tout à coup se dresse devant nous. Impossible de se raidir contre l'émotion envahissante.

Ces deux raisons expliquent peut-être que, dans la vie de Psichari, l'attention ait été surtout attirée vers sa conversion. C'est en effet autour de sa conversion, comme autour du point central de sa vie, qu'évoluent la plupart des essais biographiques qui lui ont été consacrés. Mais dans la vie d'une âme, la conversion n'est jamais qu'une étape, étape nécessaire, mais de sa nature transitoire. Elle est le carrefour où l'existence change de direction. Elle est le tremplin d'où l'âme prend son élan. Quand le tremplin a fait ressort, il a fini son rôle. Pour sauter l'obstacle c'est aux jarrets tendus à recueillir l'élan et à le prolonger au-dessus de la corde raide.

Ne serait-il pas fructueux pour nous de dépasser, dans l'évolution de Psichari, le stade de la conversion à la foi chrétienne et de suivre en son ascension vers les hauteurs spirituelles cette âme privilégiée? Déjà le livre de Mlle Goichon (1) avait jeté sur l'intimité de sa vie reli-

(1) A.-M. Goichon, *Ernest Psichari*, d'après des documents inédits Préface par Jacques Maritain. Paris, Éditions de la Revue des Jeunes.

gieuse une lumière discrète et révélatrice. Deux ouvrages récents apportent de nouveaux et précieux témoignages. D'abord le témoignage de Psichari lui-même en ces *Lettres du Centurion* (1), pieusement recueillies et groupées sous trois titres : *L'adolescent, Le voyageur, Le croyant*, ce qui nous permet de suivre Psichari de sa bouillante jeunesse à l'héroïsme de ses derniers jours. Les *Lettres du croyant* surtout nous intéressent ici. On y voit presque jour par jour le travail de la grâce, et l'on touche du doigt ces beaux mouvements de ferveur qui vont en s'épurant et qui, à mesure qu'ils sont moins tempétueux, sont aussi plus souples et moins mêlés d'humaines imperfections. Puis le témoignage de sa sœur, Henriette Psichari, qui dans un petit volume tout parfumé de fraternelle tendresse et intitulé *Ernest Psichari, mon frère* (2), nous a donné sur certains aspects de la vie de Psichari et particulièrement sur le drame sentimental qui a déchiré son adolescence des détails aussi émouvants que suggestifs. Outre ses souvenirs personnels, elle a utilisé les notes du journal intime rédigé par son frère. Et ces lignes brèves, ces indications rapides en disent parfois plus qu'une longue analyse psychologique. Elles ont l'éclat rapide, mais inoubliable de l'éclair dans la nuit, c'est une goutte incandescente qui illumine tout un paysage moral.

Il n'est pas possible en quelques pages de projeter la lumière dans tous les replis de la vie religieuse de Psichari. L'âme du Centurion est un monde où palpitent mille désirs, où s'entre-croisent mille pensées, où s'organisent mille projets. Mais on peut sans doute discerner le mou-

(1) Ernest Psichari, *Lettres du Centurion*. Introduction de Henriette Psichari. Préface de Paul Claudel. — Un vol. de IX-340 pages. Paris, L. Conard, 1933 (12 fr.).

(2) Henriette Psichari, *Ernest Psichari, mon frère*. — Un vol. de IV-236 pages. Paris, Plon, 1933 (13 fr. 50).

vement même de cette âme et en dégager des leçons utiles pour notre propre édification spirituelle, car s'il y a dans un être humain des éléments strictement individuels et incommunicables, ce je ne sais quoi d'inimitable, de singulier, qui ne se rencontre qu'une fois et pas une autre, il y a aussi de l'universel, de l'humain proprement dit, dont la vérité ou la beauté peut se réaliser en nous aussi.

L'âme de Psichari, parce qu'elle est une âme humaine, est aussi un peu notre âme...

*
* *

Les premiers élans

A la lecture des *Lettres* et du *Journal intime*, ce qui frappe d'abord, c'est, de la part d'Ernest Psichari, sa docilité à la grâce divine dans l'œuvre de sa transformation morale. Certes la grâce n'était point entrée dans son cœur sans résistance. Si le *Voyage du Centurion* se défend d'être une autobiographie, il laisse pourtant filtrer certaines lumières sur le combat intérieur où les *Voix qui crient dans le désert* finissent par être victorieuses. L'histoire de Psichari est l'histoire d'une double fidélité qui, malgré les apparences contraires, subsiste dans ce cœur tourmenté et le conduit à l'ordre militaire, puis à l'ordre chrétien. Étapes dures, laborieuses, où la volonté se heurte à l'aridité du sable, à la chaleur implacable du soleil, à l'immensité nue du désert, comme aux jours les plus assoiffés de la route en terre mauritanienne. Mais quand le gros travail spirituel de conquête est effectué, il semble que tout change. Au Sahara, sous la clarté laiteuse des étoiles, la nuit s'étend sur le sol, noyant toutes choses dans une obscurité indécise. Mais que vienne le soleil : en quelques instants, tout revit. Pas d'aurore, quelques feux roses au bord de l'horizon, puis tout de suite la lumière qui jaillit

des ténèbres et qui monte, chaude, colorée, aveuglante. Ainsi la grâce dans l'âme de Psichari.

Le voici à Paris en décembre 1912. L'œuvre de conversion est à peu près terminée. Il écrit à M. Jacques Maritain :

Il me semble impossible que je continue bien longtemps encore à regarder cette adorable pensée chrétienne en étranger, et je me dis aussi qu'après avoir été aussi délaissé et avoir été privé d'autant de sacrements, il ne faut pas s'étonner que la pente soit si dure à remonter (1).

On sent encore en ces lignes l'hésitation d'un homme, qui aboutira et le sait, mais qui n'a pas encore abouti.

Tout le mois de janvier 1913, la pensée de sa conversion l'obsède; ses notes en font foi :

10 janvier. — Viens à moi, Seigneur mon Dieu, et me donne des pensées qui ne soient que de noblesse et m'aide à achever dans la pureté du cœur et de l'esprit la tâche que j'ai commencée avec toi... (2)

22 janvier. — Vais-je donc vivre toujours selon ce monde affreux? Serai-je donc éternellement privé de la lumière surnaturelle qui pare tout et embellit tout? Je vous aime avant que de vous connaître. Je vous prierai tant, ô mon Dieu, que vous ne vous refuserez pas à moi... (3)

Il sent le besoin d'un directeur de conscience. Il supplie son ami J. Maritain de lui faire connaître un prêtre. Le 31 janvier, il fait la connaissance du R. P. Clérissac, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, et il est subjugué par lui : « une tête magnifique, des yeux de feu, une bouche amère, une figure de souffrance et de foi (4) ». C'est une première confidence, ce n'est pas encore la confession.

(1) *Lettres...*, pp. 201-202.
(2) *Ernest Psichari, mon frère*, pp. 143-144.
(3) *Ibid.*, p. 144.
(4) *Ibid.*, p. 145.

Puis tout se précipite. C'est comme une offensive de la grâce, un envahissement de vie divine. Les digues tombées, le pays entier se couvre des célestes eaux. Le 4 février, à Versailles, confession générale aux pieds du P. Clérissac. Le 8, confirmation des mains de Mgr Gibier. Le 9, première communion...

J'ai fait aujourd'hui ma première communion. Ce fut admirablement simple et beau. Dans la petite chapelle d'un vieux couvent de Versailles, le Père Clérissac a dit la messe que lui servait Jacques. Puis nous avons été à Chartres où nous avons pris le repas de midi. Nous avons visité toute la journée la cathédrale, où nous avons entendu les vêpres. La journée était magnifique, ensoleillée, toute de pure clarté... (1)

Maintenant l'ascension commence. Le P. Clérissac lui a dit, quelques jours plus tard, sur le quai de la gare de Lyon : « Il faut être un saint, je veux que vous soyez un saint. » Cette pensée, ce désir de la perfection vont illuminer et enrichir sa vie intérieure. Le 29 février, il écrit à son père spirituel :

Tout ce que vous m'écrivez va droit à mon âme. Car je sens plus que jamais l'affreux dégoût de vivre parmi l'impureté du monde et cette avilissante lâcheté qui dégrade tout. Il n'y a pas d'heure où je me répète la prière du saint sacrifice : *Munda cor meum ac labia mea* (2).

Son âme est vraiment remplie de Dieu et de la volonté de s'ouvrir pleinement à l'action divine :

Vous me touchez beaucoup, mon cher et très aimé Père, en me disant votre conviction que Dieu me veut absolument à Lui. Quoi que je fasse, en effet, ma vie ne peut plus être orientée que vers Sa face. Je crois qu'Il me demande en ce moment de continuer à servir la France, qu'Il aime tant, et à

(1) *Ernest Psichari, mon frère,* pp. 147-148.
(2) *Lettres...,* pp. 212-213.

rester dans l'armée, qui a bien besoin de soldats chrétiens. Mais je ne veux pas vivre autrement que pour la gloire de notre Père des Cieux, et c'est un soldat du Christ que j'ambitionne d'être, *miles Christi* (1).

A partir de ce moment il veut être de toute son âme « *in caritate radicatus et fundatus*, suivre fidèlement celui qui nous a dit : *Estote vos perfecti* (2). Dans son journal intime comme dans sa correspondance jaillissent d'une manière continue les élans de sa vie intérieure :

... Je veux de tout mon cœur m'élever de plus en plus vers l'Agneau divin dont mes yeux ne peuvent plus se détacher, n'avoir point d'autre pensée, jusque dans les actions les plus ordinaires, que la croix du Sauveur, et m'efforcer enfin, sans vaine présomption ni orgueil, vers la parfaite charité. Que chaque heure soit employée à faire le bien, de quelque façon que ce soit, que chaque instant soit imprégné de suavité et de force chrétienne, et dégagé définitivement de toute mesquinerie, de toute lâcheté, voilà le programme que je me trace en ce beau dimanche dont la liturgie est si propre à exalter notre amour (3).

Dans cette même lettre il avoue lui-même qu'il sent en son âme un réel progrès. Chaque jour sa vie spirituelle s'élargit. Le Jeudi-Saint de cette même année il écrit :

Que vous dirai-je de moi aujourd'hui, mon très aimé Père, sinon que je vis toutes les heures de cette semaine en union avec Notre-Seigneur, portant son cœur en mon cœur et tendant vers sa croix toutes mes puissances intérieures?... Et cette charité, étant nouvelle en moi, me donne plus de gratitude encore pour Celui qui, sans le moindre mérite de ma part, a daigné m'envelopper de sa grâce et m'envoyer des biens dont j'aurais très bien pu être privé. C'est une découverte adorable que celle que je fais en ce moment, c'est une

(1) *Lettres...*, p. 214.
(2) *Lettres...*, p. 219.
(3) *Lettres...*, p. 227.

douce et cruelle reconnaissance, et il n'est point d'office où je ne verse d'abondantes larmes devant le Maître que j'ai si longtemps crucifié, que la France elle-même crucifie à toute heure (1).

Les mois qui suivent — avril, mai et juin 1913 — sont absorbés par des soucis littéraires. Il publie l'*Appel des Armes*. Il a fallu corriger les épreuves d'imprimerie; puis ce sont les dédicaces, les lettres d'envoi, les réponses aux félicitations. Ses amis veulent lui faire obtenir le grand Prix de Littérature à l'Académie Française. Il est obligé de multiplier démarches, visites et lettres. Mais le soir, devant son agenda, il écrit :

30 mai. — En toute vérité, en toute sincérité, comme tout cela m'est égal. Je le dis devant Dieu, mon seul désir sur cette terre est d'avoir la Foi, l'Espérance, la Charité des saints, mon seul désir est de mourir pour le nom adoré de Notre-Seigneur, s'il veut bien de nous pour ses martyrs. Mon seul désir et ma seule pensée est le Paradis! (2).

Il semble vraiment porté par le souffle de l'Esprit.

*
* *

Le souffle de la tentation

Mais ces beaux jours ne peuvent longtemps durer. Les consolations de la grâce n'ont qu'un temps. Pour que l'âme se fortifie dans la charité naissante, il faut qu'elle éprouve à nouveau la lutte, qu'elle sente le poids du sacrifice et du renoncement. Le mois de juillet 1913 paraît bien avoir été un mois de combats, d'épreuves, de défaillances momentanées, de relèvements douloureux. Son

(1) *Lettres...*, pp. 229-230.
(2) *Ernest Psichari, mon frère*, p. 160.

journal intime laisse percer l'angoisse de son âme encore inexpérimentée, qui se retrouve en face du mal, ressent l'aiguillon des complicités secrètes, cède, puis se cabre avec force, se dépouille de ses scories, sort enfin du feu de la tentation, plus pure et plus aimante :

7 juillet. — Mauvaise journée, la première depuis le début de ma vie chrétienne. L'ennemi apparaît, et vraiment je sens jusqu'à la douleur la terrible réalité, la réalité vraie, matériellement vraie, du *quaerens quem devoret* de Complies.

Ayez pitié de moi, mon Dieu! Faites que je ne vous offense pas.

9 juillet. — Lâcheté. Abandon. Découragement... Les désirs rôdent, leur cercle se rétrécit, on est pris à la gorge, on trébuche à tous les rets du monde, on se débat comme un nageur qui va se noyer, et alors l'on sent vraiment toutes les puissances terribles qui nous guettent et que pourtant le seul nom de Jésus peut mettre en fuite.

12 juillet. — Confession affreuse. Sueur d'agonie. Je me sens vraiment *ante faciem Domini*, et combien misérable, combien nu! Je demande à Jésus de mourir, plutôt que de me laisser dans le péché... Puis la joie m'illumine. Dès que les paroles de résurrection sont tombées des lèvres du prêtre, tout s'éclaire soudainement. L'on nage dans la paix de Jésus-Christ, dans la paix du Cœur divin, *fons vitae et sanctitatis*.

16 juillet. — Retour à Paris. Heures mauvaises, heures lourdes. L'ennemi guette sa proie... Jésus, ayez pitié de moi; Marie, ayez pitié de moi...

17 juillet. — Confession... et combien lourde!

23 juillet. —... Dérèglement, désordre de l'âme, parce qu'on a perdu de vue cette Croix qui est là-bas, au bout du chemin, et où agonise le Sauveur...

26 juillet. — Aujourd'hui, fête de la mère de la Sainte Vierge, il faut que je porte encore au confessionnal d'affreuses misères. Je me résous fermement et je m'engage solennellement aujourd'hui, fête de sainte Anne, à mener une vie vraiment chrétienne, à prier davantage, à recourir au bon Jésus et à sa mère. Je me donne tout entier au cœur de Jésus-Christ... (1)

(1) *Ernest Psichari, mon frère*, pp. 168-171.

Mais bientôt cette détresse intérieure — lutte de Jacob et de l'Ange, dit-il lui-même — se calme. Les « affreuses misères », dont son humilité a sans doute grossi l'horreur et qui ont affrayé sa délicatesse de conscience, s'évanouissent devant le rebondissement de sa ferveur retrouvée. C'est, après l'angoisse, la joie; c'est, après la lutte, la paix; c'est, après la défaillance passagère, la victoire :

27 juillet. — Communion. Vous m'avez guéri, mon Dieu, vous m'avez sauvé! Vous m'avez tiré de l'abîme. Quelle reconnaissance! Quelles actions de grâces, mais non point celles qui se disent — celles *qui se pleurent*, qui se sanglotent et qui se taisent.

31 juillet. — J'ai traversé ce mois-ci la plus rude épreuve de ma vie chrétienne. De tout mon cœur, je remercie le Père du Ciel de me l'avoir envoyée... Mon Dieu, je ne vous aimais pas *avant*, comme je vous aime maintenant... (1)

Ainsi purifiée par l'épreuve, sa vie intérieure va rayonner d'un éclat grandissant. Il y a comme un écho de ces luttes intimes dans la lettre qu'il écrit à M. Robert Vallery-Radot le 6 août 1913 :

Nous aussi, nous avons lutté, nous luttons encore contre les impressions de la nature, et nous savons par une expérience douloureuse ce qu'il faut de grâces de Dieu pour conquérir la vraie paix, l'abandon complet de sa volonté (2).

Mais les fêtes de saint Dominique et de l'Assomption sont pour lui pleines de consolations. Il écrit à M. Jacques Maritain le 17 août :

Que de richesses, mon bien-aimé Jacques! Quel émerveillement, quels jours bénis! Je ne crois pas que je retrouve jamais plus tard cette joie des premiers temps de la vie chré-

(1) *Ernest Psichari, mon frère*, p. 172.
(2) *Lettres...*, p. 261.

tienne, où l'on va de découverte en dévouverte, à travers les jardins du ciel (1).

*
* *

Vers les hauteurs

Il semble que sa vie spirituelle gagne désormais chaque jour en profondeur. L'accent de ses lettres est peut-être moins frémissant qu'aux premiers mois de 1913, mais un sentiment plus mûri des exigences divines apparaît. Il écrit à sa sœur Corrie :

C'est un désir simple, en apparence, que celui de vivre dans le labeur et dans la pauvreté, et pourtant bien peu d'hommes le possèdent vraiment. Tous les maîtres de la vie sprirituelle l'ont dit, et notre conscience nous le dit à son tour : il n'est pas de progrès intérieur sans le travail et sans la pauvreté. J'espère montrer un jour que, si une âme fine a beaucoup de chances pour conquérir dans le désert des richesses spirituelles inestimables, ces dons ne sont dus qu'à l'extrême dénuement matériel où l'on est forcé d'y vivre et à l'observance exacte de la loi du travail que l'on y pratique (2).

Mlle Goichon, dans un des plus beaux chapitres de son livre sur Psichari, chapitre intitulé : *Vie chrétienne*, a décrit ce que fut à cette époque la vie religieuse du jeune officier à Cherbourg, au retour des grandes manœuvres : son souci de fidélité à sa règle, sa conscience dans ses devoirs militaires, sa charité pour les pauvres, sa prière prolongée dans les églises, son travail acharné pour écrire le *Voyage du Centurion*. Il n'y a pas lieu de répéter ce qui a été si bien analysé, mais il faut peut-être indiquer deux ou trois traits de la vie spirituelle de Psichari, qui frappent le lecteur des *Lettres du Centurion*.

D'abord l'humilité. Elle est répandue sur son front

(1) *Lettres...*, p. 275.
(2) *Lettres...*, p. 267.

dès l'aube de sa conversion et elle ne fera que devenir plus manifeste. Déjà, en mars 1913, il écrivait au R. P. Clérissac :

Le soir, quand je fais le bilan de ma journée, je suis effrayé du total que font mes négligences, les tiédeurs, les paroles inutiles, les pensées vaines, les pertes de temps, les oublis de Dieu, les hésitations sur ce qu'Il commande. Les jours passent et rien d'utile ne se fait (1).

Et à Monseigneur Gibier :

Comment, hélas! ai-je usé des dons magnifiques que vous avez appelés en moi? Je sens jusqu'au fond du cœur combien ils m'engagent, puisque la Providence m'a mis sur la terre à une place où l'on doit être un exemple et où les privilèges reçus imposent de lourdes obligations. Mais la nature est là, et je sens la mienne si imparfaite, je me sens si insuffisant devant la tâche à accomplir que je rougis des trésors que j'ai si indignement reçus (2).

L'orgueil littéraire est un de ceux qui se rencontrent le plus habituellement chez les écrivains. On est vraiment touché de voir avec quelle simplicité et sincérité Psichari parle de ses œuvres. Une formule de modestie, dite en passant, pourrait faire illusion, surtout elle pourrait être artifice et humaine habileté. Impossibls de soupçonner pareils détours chez Psichari, tant les affirmations de sa pauvreté morale ou intellectuelle abondent sous sa plume. A propos de l'*Appel des Armes*, il écrit au R. P. Clérissac :

Ce livre me donne des sueurs de honte, et je vous assure qu'il est pour moi une épouvantable épreuve (3).

(1) *Lettres...*, pp. 218-219.
(2) *Lettres...*, pp. 257-258.
(3) *Lettres...*, p. 237.

Et il exprime au R. P. Hébert des sentiments semblables :

Je rougis de vous envoyer en ce jour mon misérable livre. Vous savez comme je le déteste et qu'il a vraiment fallu un ordre de vous pour que j'ose vous l'offrir (1).

Mlle M. Saint-René Taillandier lui a écrit pour le féliciter; il lui répond :

Vous me faites, sur mon pauvre roman, des remarques extrêmement fines et avisées. Je n'ai pas le courage d'y revenir, et de donner ainsi plus de prix qu'elles n'en ont à des pages très misérables, je vous l'assure, malgré l'air de gaîté et de bravoure que vous y avez trouvé. Le mieux est de n'en plus parler, puisque nous savons que rien de ce qu'elles contiennent n'est la *vie* véritable, et que tous nos discours, s'ils ne sont pas habités par une pensée plus haute que la terre, ne peuvent être qu'*airain sonnant* et cymbales retentissantes (2).

Cette humilité, si droite et sans fard, qui lui faisait écrire au colonel Lenfant le 1er juillet 1914 — moins de deux mois avant sa mort héroïque — :

Les dernières manœuvres m'ont fait comprendre que j'étais loin de savoir mon métier et elles m'ont fait douter de mes aptitudes à le posséder jamais (3)

cette humilité est un des côtés les plus attachants de sa physionomie morale. Elle le préparait à comprendre les richesses de la vie eucharistique et liturgique.

C'est là en effet un autre trait saillant de sa spiritualité. Sa dévotion eucharistique s'affirme dès le début de sa conversion :

Tous les jours depuis votre départ, écrit-il au R. P. Cléris-

(1) *Lettres...*, p. 260.
(2) *Lettres...*, p. 284.
(3) *Lettres...*, p. 328.

sac, le 29 février 1913, j'ai eu le bonheur de m'approcher de la sainte Table, et c'est dans cette communion quotidienne que je vais chercher la force qui m'est si nécessaire en ce moment (1).

Au même, un peu plus tard, il chante sa foi en l'Eucharistie :

Au reste, si les chrétiens d'aujourd'hui croyaient vraiment à la bonté de Dieu, et si les sombres erreurs d'Arnauld ne pesaient pas encore sur leurs consciences, ne courraient-ils pas tous les jours vers l'aliment sans lequel une âme ne peut vivre? (2)

Mais c'est plus encore dans ses notes personnelles qu'éclate cette faim de l'Eucharistie :

8 avril. — J'ai été ce matin, pour des causes diverses, privé de messe et de communion, et j'en ai tellement souffert tout aujourd'hui que je me demande avec angoisse comment je supporterai mon prochain séjour colonial et la privation pendant de longs mois de nourriture spirituelle (3).

22 juin. — La communion « hebdomadaire ». O mon Dieu! vous m'avez trop gâté. Mais dans ma déréliction actuelle, je sens mieux combien j'ai besoin de vous. O Jésus! six jours à appeler la Manne Céleste, six jours à attendre Votre chair adorable. Six jours de *famine*. Je suis comme un homme qui jeûnerait complètement six jours sur sept (4)...

Peut-être pensera-t-on que c'est là ferveur de néophyte. Mais qu'on lise les détails recueillis sur sa vie eucharistique à Cherbourg (5), qu'on essaie de comprendre tel ou tel passage des *Voix qui crient dans le désert* ou du *Voyage du Centurion*, qu'on lise encore la charmante let-

(1) *Lettres...*, p. 213.
(2) *Lettres...*, p. 233.
(3) *Ernest Psichari, mon frère*, p. 154.
(4) *Ibid.*, p. 167.
(5) A.-M. Goichon, *Esnest Psichari...*, pp. 303 et seq.

tre adressée à Mme Lenfant à l'occasion de la première communion de sa fille Geneviève (1), et l'on comprendra mieux tout l'amour de Psichari pour l'Eucharistie.

Cette piété eucharistique s'alliait chez lui à un attrait pour les splendeurs de la liturgie chrétienne. La retraite qu'il fit au couvent des Pères Dominicains de Ryjckholt en octobre 1913 et sa réception dans le Tiers-Ordre de saint Dominique semblent avoir accentué le caractère liturgique, déjà assez marqué, de sa spiritualité. Remerciant le R. P. Barnabé Augier, qui l'avait accueilli à Ryjckholt, il lui écrit :

Or dimanche dernier, à la suite d'une faveur insigne que j'avais reçue, j'ai communié et aussitôt après la sainte communion, j'ai pensé, comme malgré moi, et avec beaucoup de larmes, au bien-aimé Ryjckholt. Ce fut un moment très dur, parce que je ne suis guère accoutumé à pleurer dans les églises, et que même les larmes me semblent contraires à la force dominicaine. Mais enfin, plus j'essayais de me contenir, et plus je pensais aux moines de là-bas, aux offices dans le chœur, aux chants nocturnes, et plus je me disais : « Comme nous sommes pauvres et démunis! comme nous sommes ridicules! comme nous sommes de pauvres gens! » Quand je sortis de l'église, je résolus de vous écrire au premier instant de liberté et de vous raconter tout ceci (2).

Les cérémonies liturgiques et les chants exécutés dans la chapelle des Bénédictines de la rue Monsieur lui avaient fait une impression extraordinaire :

Quelles heures j'ai passées dans cette chapelle si tendrement recueillie! Je frémirai d'amour plus tard, en y pensant, lorsque je serai perdu dans quelque coin du globe... (3)

Mais il ne se contentait pas d'impressions vagues plus

(1) *Lettres...*, p. 326.
(2) *Lettres...*, p. 298.
(3) *Ernest Psichari, mon frère*, pp. 152-153.

ou moins mêlées d'esthétisme. Devenu tertiaire de saint Dominique, il se plaît à la récitation de l'office : « Que deviendrais-je si je n'avais la divine consolation du cher petit livre noir... (1) » Il goûte la beauté du temps de l'Épiphanie « avec sa procession de beaux dimanches ». Il s'efforce de pénétrer le sens des fêtes ou des prières. Il s'applique l'évangile du jour. Il met en tête de ses lettres l'indication du dimanche ou de la fête. Toute sa pensée religieuse s'encadre ainsi dans le rythme de la vie liturgique.

*
* *

L'Appel de Dieu

Les délicates nuances de sa piété ne l'empêchaient pas d'être un homme d'action. On sent chez lui le besoin de donner son effort à plein collier. Sans cesse il a devant les yeux ses responsabilités :

> Il y a, écrit-il à M. R. Vallery-Radot, une certaine humilité qui mènerait vite à la paresse. Non, ne négligeons aucun moyen de lutter, aucune occasion de travailler, dans toute la mesure de nos forces, à la gloire de l'Église, et de dire : *importune, opportune*, comme saint Paul, ce que la Providence elle-même veut que nous disions, de par la place privilégiée où elle nous a placés sur la terre (2).

Ainsi il se donnera tout entier; mais une inquiétude le poursuit. Il s'est mis au service de Dieu par sa conversion. Mais où l'attend le service de Dieu? Quelle est la place que Dieu lui destine? De nouveau il cherche sa voie, et c'est encore un progrès qui se prépare.

Il sait bien qu'il a une vocation littéraire, dont il fixe

(1) *Lettres...*, p. 301.
(2) *Lettres...*, pp. 262-263.

le sens dans une lettre à Mlle Saint-René Taillandier en août 1913 :

Il y a un livre à lire, dit sainte Angèle, il n'y en a qu'un seul, *La Croix*. Nous qui vivons dans une époque de luttes, de tribulations et de douleurs, nous devrons en écrire d'autres. Nous devrons agir, utiliser toutes les forces, tous les dons que nous tenons de Dieu seul, à la défense de Dieu seul. Nous écrirons des livres, parce que nous devrons *faire flèche de tout bois*, batailler avec toutes les armes, nous dépenser tout entiers et sans partage. Tel est le devoir qui nous est imposé par la place privilégiée où la Providence nous a mis, pour la défense de Jésus-Christ et de son Église. Mais que ferons-nous de bon si nous n'avons pas, avant toute chose, gravé au fond du cœur le livre divin dont parle sainte Angèle? (1)

Déjà ils pressent au-delà de cette vocation littéraire une autre vocation :

Je ne veux pas, écrit-il le 19 novembre 1913 au R. P. Barge, que vous ignoriez les liens qui m'unissent à saint Dominique depuis le 19 octobre, c'est-à-dire depuis juste un mois. Ce jour-là, à Ryjckholt, j'ai reçu avec des pleurs de reconnaissance le signe de fraternité qui m'unit à tout jamais aux grâces de l'Ordre pour qui je donnerais volontiers mon sang et ma vie s'il plaisait à Dieu d'accepter cette offrande (2).

Ce n'est pas à dire qu'il soit dès lors décidé à entrer plus avant dans l'ordre de Saint-Dominique. Ses devoirs militaires, la composition du *Voyage du Centurion*, suffisent à l'occuper :

La vérité est que je mène une vie terrible, tiraillée entre des charges militaires très lourdes et délicates, une tâche d'écrivain qui est à elle seule une véritable croix, et cent autres travaux dont la Providence a bien voulu charger mes faibles épaules (3).

(1) *Lettres...*, p. 285.
(2) *Lettres...*, p. 296.
(3) *Lettres...*, p. 311.

Il est, pense-t-il, un ouvrier de la onzième heure, mais quel travail Dieu veut-il lui confier? A l'anniversaire de sa première communion, le 8 février 1914, il fait au R. P. Clérissac la confidence de cette inquiétude :

Que dois-je donc faire, et qu'est-ce que le bon Dieu veut au juste de moi? Je l'ignore, mais c'est dans une grande paix et un vrai calme que j'attends la manifestation de sa volonté (1).

A la fin de cette même lettre, une hésitation se dessine sur la voie qu'il a jusque-là suivie :

D'ailleurs mon travail ne va pas du tout. Manque d'inspiration total! Cela tient-il à la vie impossible que je mène, ou est-ce une indication que mon vrai devoir n'est pas là? Je ne veux pas y penser aujourd'hui, qui doit être tout au ciel (2).

Mais il y pense les jours suivants, et la lumière tarde à se faire :

Que vous dirai-je de moi, mon bon Père? Je suis toujours dans l'incertitude, mais c'est une incertitude pleine de paix et de confiance. J'attends simplement que le Seigneur me dise : « Lève-toi et viens », et il me semble que je suis prêt à lui obéir (3).

En ces attentes, l'âme se fortifie et s'assouplit. Quand elle sera devenue parfaitement docile, l'ordre précis se fera entendre. Il y a encore des résistances secrètes qu'il faut vaincre :

Souvent la certitude de ce qui me sera demandé me pèse; j'ai peur, je ne me sens pas prêt. Mais je sais bien aussi qu'il me faudra me rendre, et j'entends clairement cette

(1) *Lettres...*, p. 314.
(2) *Lettres...*, p. 315.
(3) *Lettres...*, p. 321.

voix intérieure qui me dit l'adorable parole toujours présente en moi : *Alius te cinget et ducet quo tu non vis*. Que la volonté du Seigneur Jésus soit faite, et non la mienne (1).

Le curé de sa paroisse le presse alors de se faire prêtre. Psichari lui avoue qu'il a plus d'une fois ressenti l'appel de Dieu, et même l'appel précis de saint Dominique, mais des difficultés intérieures et extérieures le font douter des intentions de la Providence. Il va voir M. Tanquerey, au séminaire d'Yssy, et, comme par une sorte de choc en retour, cette visite l'attache davantage à l'ordre des Frères Prêcheurs :

Ma pensée se reportait invinciblement vers Ryjckholt, et quand je comparais les jeunes gens qui m'entouraient à nos frères de là-bas, si sérieux, si graves, si profondément engagés dans la charité, je sentais grandir en moi mon attachement pour l'Ordre et il me semblait vraiment que mon cœur était fixé à tout jamais (2).

La lumière n'est pourtant pas encore faite : « Qu'adviendra-t-il de tout cela? Dieu le sait (3). » D'après Mlle Goichon, le R. P. Clérissac, vers la Pentecôte 1914, aurait donné à Psichari une réponse définitive : Dieu le voulait parmi les fils de saint Dominique. Mais, lui, Psichari, était-il décidé? La sœur de Psichari ne semble pas aussi affirmative :

Ernest aurait-il passé par-dessus les écueils qui se dressaient devant lui, aurait-il quelque jour consommé le grand renoncement? Peut-être. Mais là où d'autres trouvent la paix, lui avec son âme insatiable aurait encore cherché; c'est bien pour cela qu'il s'arrêtait au bord de cette décision qui lui était si ardemment demandée (4).

. . . . . .

(1) *Lettres...*, p. 322.
(2) *Lettres...*, p. 324.
(3) *Lettres...*, p. 324.
(4) *Ernest Psichari, mon frère*, pp. 196-197.

La voix de Dieu, qui nous parle par les événements, se fit impérative et dans un autre sens.

Le 22 août 1914, Ernest Psichari tombait en pleine bataille.

Dieu l'avait appelé au sacrifice suprême.

***

Cette montée d'une âme vers la perfection, ce couronnement d'une existence par l'offrande du cœur et par le prix du sang, ne sont pas seulement un exemple de beauté morale. Ils portent en eux une leçon, dure et belle, dont tout homme soucieux de son progrès spirituel doit faire l'expérience dans sa propre vie : *L'âme ne progresse qu'en se purifiant, et elle ne se purifie qu'en passant par l'épreuve.*

Des premières lettres de l'adolescent aux dernières lettres du croyant, quelle distance parcourue ! Et comme cette âme, avide de connaître, de sentir, d'agir, a jeté du lest ! Comme elle s'est libérée de ses premiers désirs, instincts voluptueux, appels à la pure raison et à l'art, prétentions et ambitions humaines !... Mais ce travail s'est accompli sous les coups de burin, parfois si tranchants, que la grâce a fait subir à son âme. Le *Voyage du Centurion* et les *Voix qui crient dans le désert* répercutent l'écho douloureux de cette « immortelle inquiétude du cœur qui sait s'entendre ».

Telle est la voie normale du progrès. A tous les niveaux de la vie spirituelle se rencontrent des lois semblables. Les épreuves décrites par les mystiques, cette *nuit de l'esprit*, dont parle saint Jean de la Croix et où les âmes parfaites achèvent de mourir à elles-mêmes avant d'être admises à l'ultime intimité divine, sont le plus haut degré de cette purification. Mais dès le début de l'effort moral —

les directeurs de conscience le savent bien —, c'est le même chemin qui s'ébauche. A la joie, à l'allégresse des ferveurs premières succèdent vite des sécheresses purifiantes, des difficultés extérieures, des souffrances lancinantes qui obligent l'âme à se dépouiller de ses attaches humaines. Puis la joie reparaît, plus calme, plus pure, pour disparaître encore. Ainsi alternent douceur et aridité, consolations et angoisses, lumière et ténèbres, attraits mêlés d'espérance, et dégoûts plein d'effroi. Ce sont les cercles concentriques qui s'élargissent du tour de la première grâce jetée dans une âme, ainsi qu'une pierre dans l'eau d'un étang. Mais, au lieu de s'étaler à la surface visible, ils gagnent en profondeur vers ces régions inexplorées où Dieu seul peut atteindre.

Parfois les saints nous découragent un peu, tant ils poussent loin sur le chemin du détachement. L'exemple de Psichari est plus à notre mesure. Ce fut une âme généreuse, certes, mais nous sentons qu'elle n'est pas d'une qualité trop différente de la nôtre. Ses joies, ses illusions, ses élans, nous les avons éprouvés peut-être; ses épreuves aussi; ses luttes, qui sait?... Lui, il a triomphé des obstacles. La splendeur de sa foi et l'éclat de sa charité illuminent sa face. Que ce rayon de grâce guide nos pas, comme autrefois son regard lumineux dirigeait ses méharistes sur la route du désert. Au contact de son âme fraternelle, nous sentirons plus proche la présence du Maître, et nous aussi, reprenant la parole du centurion Maxence, nous dirons :

« — Mais quoi! Seigneur, est-ce donc si simple, de vous aimer? (1) »

Bosserville.

L. DE BAZELAIRE.

(1) *Le Voyage du Centurion*, in fine.

Un chrétien : Pierre Termier

La vraie grandeur de Pierre Termier n'est pas tant d'avoir été un géologue éminent, le chantre de la Terre, le poète évocateur des âges révolus de notre planète. Ce sont là grandeurs humaines. Ce qui est d'un autre ordre et qu'il faut souligner ici, c'est l'intense vie chrétienne qui l'anime, cette foi, cette simplicité, ce don total et le sens de la souffrance et de la Croix qui est bien le fond du christianisme.

Certes, il peut servir de guide aux savants qui recherchent, parfois douloureusement, l'harmonie de leur science et de leur foi. La grâce en lui jamais ne contredit la nature, et l'on sait quelles qualités naturelles d'intelligence, de travail assidu et d'enthousiame communicatif il sut exploiter. Mais toujours pour le tourner à la gloire de Dieu. « Au fond, écrivait-il, ce qui importe le plus dans la vie, c'est de n'être jamais satisfait, ni de soi-même, ni de sa part de connaissance, et de chercher toujours et de s'efforcer toujours, et de monter toujours. »

Cette ascension continue, qui devait l'élever au sommet de la vie chrétienne, c'est le plus haut profit spirituel du beau livre de M. André George de nous la retracer en nous entraînant à sa suite. Livre de vie spirituelle que cette biographie d'un savant, et qui mérite à coup sûr de prendre place dans la collection des « chefs de file » (1). Car les degrés de cette ascension sont comme ces degrés de l'humilité dont parle saint Bernard, « *quos beatus Benedictus non numerandos, sed ascendendos propo-*

(1) André George, *Pierre Termier*, 289 pp. Flammarion, 1933.

nit, que le bienheureux Benoît nous propose, non pour les énumérer, mais pour les gravir ».

Le savant et le croyant en Pierre Termier s'aidaient mutuellement. Dans ses études, tout le servait pour lui donner ce regard profond qui juge de toutes choses comme avec le regard de Dieu : sa foi et sa géologie. « Au regard de ce qu'aura duré la Terre, l'humanité tout entière aura si peu duré! » Sonder les abîmes des temps révolus, quelle préparation à la contemplation des mystères de Dieu, qui est la vraie fin, la seule sagesse indéfectible : « Tout le but de la vie, c'est la contemplation, l'absorption en Dieu. »

Non qu'il négligeât, Dieu merci, rien des beautés humaines. Il savait en jouir, mais aussi les dépasser. C'est lui qui, pour consoler sa jeune femme, seule, en traitement dans la montagne, lui disait : « Pense seulement à des choses très douces, comme la bonté de Dieu, la beauté du monde, le charme du printemps, la tendresse de tes parents et de ton époux. »

Mais il faut savoir dépasser les pensées purement humaines. Ses enfants, qu'il chérit ardemment, il ne prie pas « pour qu'ils aient en abondance les biens de ce monde, mais pour qu'ils deviennent des saints ». Et pareillement ses chères études, il ne s'y donne qu'en faisant prier pour que « de regarder ainsi la Terre, cela ne me fasse pas oublier le Paradis ».

Il n'oublie certes pas! Et cette harmonie en lui de l'étude intellectuelle et de la contemplation est bien réelle et non pas, comme trop souvent chez ceux mêmes qui s'en parent, une étiquette, une attitude, j'allais dire un snobisme, que le premier vent de l'adversité emporte. Non! le christianisme va plus loin. Quand la Croix entre à vif dans notre chair ou dans notre cœur de chair, c'est alors qu'on discerne le travail profond accompli par une vraie contemplation. Il est si facile de s'illusionner et de faire d'une certaine euphorie intellectuelle et spirituelle l'essence du christianisme — comme si notre religion n'é-

tait pas d'abord la folie de la Croix. A ce signe de la Croix, on juge les hommes. A ce signe, on reconnaît en Termier un chrétien.

Voici, en effet, la Croix dans sa vie.

Une existence heureuse : une femme tendrement aimée, six enfants intelligents et riants, la chaire de minéralogie à l'École des Mines de Paris, une aimable maison de campagne dans les monts du Dauphiné, des courses à travers le monde, et ce havre de paix qui l'attend au retour, voilà la vie heureuse de Pierre Termier. Sa fierté est dans son aîné, un grand garçon de 13 ans, image de son père et doué comme lui.

Or le 7 novembre 1906, l'enfant est écrasé, au retour du collège, par l'ascenseur de la maison.

Et voici le chrétien, chez le père : « Je sais que cette épreuve est voulue par quelqu'un qui sait ce qu'Il fait et qui nous aime. »

La famille n'est pas indigne de cette grandeur : « Grâce à Dieu, personne chez nous ne murmure, et le cantique que je récite le plus volontiers, c'est le *Magnificat.* »

Enfin ce cri, sublime : « J'ai remercié Dieu de ses grâces et particulièrement de m'avoir pris mon Joseph pour l'investir à tout jamais de je ne sais quel rôle de thuriféraire, ou de céroféraire, ou de porte-palme, ou de lanceur de roses, dans les processions triomphales du Paradis. »

« J'ai remercié Dieu... » Ne lisons pas cela distraitement. Tâchons de saisir ce que cela représente : remercier Dieu de la mort de son fils! Non pas se résigner ou accepter, ni même consentir volontiers, entrer loyalement dans le plan providentiel. Mais remercier, rendre grâces. « O Père, je te rends grâces de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux puissants et de ce que tu l'as révélé aux petits... » La grandeur de Pierre Termier fut d'avoir été l'un de ces petits.

Mais voici que la souffrance s'acharne. Sa femme, encore jeune, est atteinte du mal de Parkinson, infirmité

atroce, tremblement de tout le corps, incapacité presque absolue de marcher, d'écrire. Il la remplace au foyer, il donne aux enfants les soins les plus attentifs, il les promène lui-même aux jours de congé, leur fait la lecture, et, malgré toutes ses occupations, s'ingénie de mille façons à les distraire. Sa femme cependant montre une patience adorable, et lorsqu'elle mourra, il pourra dire à ses enfants : « Ne vous attristez pas, ne tremblez pas, ne pleurez pas. Réjouissez-vous d'être les enfants d'une telle mère... Nous n'avions pas compris la grandeur extraordinaire de cette vie cachée. Mais que comprendrait-on sans la mort? »

Il y a pareillement dans nos foyers chrétiens beaucoup d'âmes qui savent souffrir, et qui donc savent tout, puisque, selon le mot de Ruysbroek que cite Termier, « ceux qui pleurent sont ceux qui savent ». Le don des larmes et le don de science, voilà ce qui anime encore aujourd'hui notre monde et le rachète de tant de souillures!

Lorsque la guerre éclate, elle ne trouble pas son sens chrétien. Il sait dominer les passions collectives. « Je vais vous scandaliser, écrit-il, mais tant pis. Je pense aussi, non sans émotion, à mes amis d'Allemagne. Où sont-ils maintenant? Et vivent-ils encore? » Il s'est élevé à cette hauteur par la science d'abord : « La science ne connaît pas de patrie, elle est infiniment au-dessus des querelles humaines, et du massacre, et des incendies. » Sa foi n'a pu que le confirmer en ces sentiments : « Au fond, une seule chose importe : avoir été ici-bas, dans la joie ou dans la douleur, dans la misère ou dans l'opulence, dans la gloire ou l'obscurité, le témoin de ce petit enfant Juif », que les cloches de Noël continueront de fêter chaque année, malgré les guerres et les révolutions, jusqu'à la fin des temps.

La guerre lui prend son gendre, Jean Boussac, un jeune savant de grand mérite, « une des lumières dont le brusque engloutissement stupide rend la nuit plus noire ».

Quelques années plus tard, en 1924, son dernier fils lui est enlevé à 28 ans. Cinq de ses petits-enfants disparaissent successivement. Son autre gendre meurt en 1926, laissant une veuve et huit enfants. *Ascensiones in corde suo — in valle lacrymarum disposuit.* On le voit, le Seigneur ne ménage pas ceux qui l'aiment. C'est la montée vers la lumière. Il est devenu, selon le mot de Léon Bloy, « de ceux qui vivent retirés au fond de leurs propres âmes ».

Le 23 octobre 1930, s'éteignait, entre les bras de sa famille, frère Pierre, tertiaire de Saint-François, qui avait contemplé sa vie durant « l'accablante beauté » de la Nature et qui nous conseille encore, comme il le disait aux siens, et comme il le réalisait dans sa propre vie, de « monter chaque jour un peu plus, vers la lumière, vers la pensée consciente, vers la pleine possession de vous-mêmes, vers l'exacte compréhension du sens et du tout de la vie : connaître, aimer, servir Dieu ».

fr. Pierre Boisselot, O. P.

Lettres inédites de Gaston de Renty à la Mère Élisabeth

Prieure du Carmel de Beaume

(*Suite*)

Le plus grand gage de la miséricorde future

Maintenant, parlons tout de bon. (...) Et qu'est-ce que cela veut dire? Voici le temps de la rénovation et de la clarification des esprits. Tout n'est-il point perdu? Non, ma (...) Sœur. Vous n'êtes encore *qu'à la Cène* de votre Passion. Vous n'êtes qu'au soir du jeudi saint. Mais, lorsque la croix sera consommée en vous, alors les lumières et les consolations commenceront à paraître. Mais tenez-vous pour une très grande miséricorde de Dieu de ce que vous portez une pure peine sans relâche. C'est une chose plus grande que vous ne le sauriez concevoir. Révérez la conduite de Dieu telle qu'elle est. Et comme une grande pécheresse, tenez-vous aux pieds de Jésus crucifié, pour porter là, avec Lui, le faix de vos iniquités.

Je crois vous avoir déjà mandé que le plus grand gage de sa miséricorde future est sa justice présente. Et c'est ce qui vous doit faire entrer dans la (volonté) de porter non seulement les tyrannies des ennemis que vous avez sur les bras, mais même tout l'*enfer* si Notre-Seigneur, par son amour, vous y faisait descendre.

La pauvreté parfaite

En lisant votre lettre, j'ai eu deux vues. La première qui est peu de chose sur ce que vous me mandez que vous ne voulez engager ma sœur Marguerite à vous rien dire sur divers sujets qu'on vous propose, parce que vous ne *voulez point* faire réponse. Il m'est ressouvenu, en lisant cela, d'un précepte que Notre-Seigneur donna lui-même à sainte Catherine de Gênes, lui disant : « Ma (fille), ne dis jamais : je veux ni ne veux pas. » Je sais bien que ce que vous en faites et m'en mandez n'est pas par principe de votre volonté, ni prudence personnelle, mais par conduite de Dieu à qui tout l'être est immolé. Mais Notre-Seigneur voulut que cette sainte retranchât ce terme-là, tant il désire que tout vestige de propriété s'efface de nous.

La seconde chose est plus importante qui est l'ouverture que Notre-Seigneur vous veut faire de grands biens (la grâce des contradictions). Ah ! chère sœur, que voilà un beau champ que Jésus innocent, adorable en vertus et conduites, mais méprisé, humilié et dégradé, vous présente. Encore un mot d'un précepte de Notre-Seigneur à sainte Catherine de Gênes : « Ma fille, *ne t'excuse jamais*, mais sois toujours prompte à t'accuser. »

Ma chère sœur, je sais le fonds de toute cette affaire (1); mais la moisson est grande pour vous, si vous la savez bien ménager (...). Et quoique plus zélée à la perfection

(1) Il s'agit des critiques qui viennent du grand Carmel de Paris et d'ailleurs sur les « voies » de la Vén. Marguerite. On les taxe d'illusions malgré le témoignage favorable des supérieurs : P. Gibieuf, M. Coquerat. M. Olier, Bossuet, ajouteront leur témoignage, mais la bataille sera rude, comme on peut le voir dans la Vie de Sœur Marguerite par le P. Amelote. Les ennemis de Sœur Marguerite taxèrent fréquemment sa prieure de naïveté, d'illusion, voire de supercherie. Voir Deberre, *Histoire de la Vén. Marguerite du Saint-Sacrement*, Poussielgue, 1907.

et secret de ce saint œuvre que personne, toutefois, s'il y a de la confusion et reproche à porter, honorez le Fils de Dieu plus zélé que tous les anges et les hommes à la gloire de son Père et qui, toutefois, a été puni comme un blasphémateur. Je ne dis pas qu'il vous arrive rien peut-être qui aille là, mais je vous réponds aux sentiments que j'ai eus sur votre lettre et m'éclaire, avec vous, de la grande grâce qu'il y a de souffrir et d'être *méprisé pour Dieu* (...). Ma très chère sœur, ne ferons-nous rien pour Dieu? Notre-Seigneur pouvait empêcher qu'il ne fût moqué chez Hérode et, néanmoins, pour vos propres crimes, il a voulu porter cette confusion. Vous aussi, pour son honneur et satisfaction en partie de vos péchés, après avoir dit la vérité, n'évitez point, par vous-même, un si grand honneur tant fui et si fort rejeté. Je m'unis à vous pour cela, qui suis le plus superbe de tous les hommes. Le saint Enfant Jésus vous protégera et sa très digne mère (1)...

Les plaies du Christ dans son corps mystique

Ce qui vous portera grâce, ne vous tirera pas des peines, mais opérera en vous une capacité de les prendre de l'ordre de Dieu, de vous y soumettre et abandonner sans discernement (...).

Tout ce que je prétends de vous, c'est que vous portiez vos peines en *humilité*, devant Dieu, à la face des Anges et des hommes (...) et vous teniez toujours liée aux saintes plaies de Jésus-Christ qui vous guériront, en la Résurrection, et vous affligeront et pénétreront de douleur en votre passion. Voilà l'ordre tracé en Jésus-Christ qui s'accomplit dans ses plus chers membres, lesquels parachèvent par ces pas — comme je disais tantôt — les suppléments de sa croix, pour l'acomplissement de son corps mystique (...).

(1) A la Mère Élisabeth de la Trinité. Lettre non classée, s. d. (1644?)

Oui, chère sœur, vous êtes dans la *voie étroite* et très étroite et qui avance bien des pays, en peu de temps (...).

Notre-Seigneur veut que vous portiez, avec lui, la pesanteur de la malignité du péché et que, surchargée de dégoûts de tout ce qui est saint, vous portiez la peine de cet état, par la contradiction d'un fond de grâce qui ne montre force que pour vous faire languir et voir si éloignée de ce qui se devrait, et si disproportionnée des incomparables exemples que vous avez pour objet, que vous croyez être en sens réprouvé.

Mais sachez que, par divers moyens, on arrive à une pareille fin et qu'il est expédient, pour la grande perfection des unes et des autres, qu'il y ait ensemble de ces diverses voies là.

Portez cela, comme le reste, faisant pour Dieu et par obéissance ce qu'il est expédient de faire, sans considérer goût ni dégoût, mais de vous consommer en ce que Dieu vous présente, regardant son ordre exprès et sa présence divine (...).

Cela me fait ressouvenir de ce que *Catherine de Jésus* (1) dit de la privation qu'elle portait, qu'elle disait être non seulement des choses qui sont de Dieu, mais Dieu même (...).

Le *bon sens* vous protégera, si vous êtes toujours bien humble et bien liée à Lui. Vous êtes la prunelle de son œil. Ne craignez rien (...). Votre principal exercice est de souffrir et voir choses si malignes et vous y croire submergée et qu'il n'en soit pourtant rien, comme je vous l'ai déjà tant de fois fait comprendre, s'il vous était possible de la comprendre (...) (2).

(1) Carmélite du grand couvent de Paris. Sa Vie, écrite par la Mère Madeleine de Saint-Joseph, a été rééditée par M. Eriau.

(2) 1644.

*
* *

L'offrande de notre pauvreté

Gloire soit à Dieu pour vos délaissements et pour tout ce que vous portez en privations. C'est ce qui est infiniment adorable en Notre-Seigneur et ce qui élève cette pauvreté à un point si haut qu'il n'y a que la gloire et les plus sublimes gloires qui en soient la récompense.

Mais pendant que cela se passe, on ne sent que poids et misère. On gémit sous le faix. Il n'y a que ténèbres, horreurs et craintes. Tout est dans le travail de la *nuit*. Mais patience et courage, le jour vient. Et les premiers maux écoulés ne reviendront jamais, et leur fruit sera éternel.

Ainsi demeurons en l'attente, offrant notre pauvreté à Notre-Seigneur (...). L'acceptation et l'offrande de cette pauvreté est plus, devant votre bon sens, que toutes les pensées des hommes et des anges. Car il marque vouloir de vous cet état où il vous met et où il vous tient. Et quelques efforts que vous fassiez pour vous en relever, et quelques exercices que l'on vous donne pour vous soutenir, tout tournera en fadeur. Vous aurez bien la lettre, mais non l'entrée ou l'ouverture de l'esprit. Ainsi vous retomberez tout court à votre centre. Mais heureux centre, non d'élection vôtre, mais de prédestination divine (...). Glorifiez-vous en votre pauvreté, et ne songez qu'à la porter et toute telle que vous êtes à la donner à Jésus pauvre et délaissé, portant la tristesse jusques à la mort, dans la soumission à Dieu, dans l'humiliation de pécheresse et dans la confiance d'une chrétienne Carmélite (...).

Démission de tout vous-même à l'ordonnance divine, pour ne faire ni désirer plus rien, mais pour vous laisser faire, sans aucune résistance, donnant consentement à toutes les formes desquelles on veut qualifier votre âme.

Je vous dis ceci en général, pour vous disposer à vous

unir à tout ce que Dieu veut et non pas vous arrêter aux choses particulières que vous pourriez désirer.

Car si nous quittons l'ordre de Dieu, nous tomberons dans un labyrinthe de sujets spéciaux où la contradiction que nous portons n'a sa naissance qu'en l'amour-propre qui juge, selon lui, ce qui lui semble bon et ce qu'il trouve bien, n'adhérant pas, et vous le croyez, à Dieu lorsqu'il fait le vrai bien, voulant lui faire ce reproche, comme parle le Prophète Roy, disant que « celui qui a des yeux ne considère pas ». Or, chère sœur, il considère tout et vous le savez, et il fera tout bien. Abandonnons-nous de tout en tout. Tant plus même nos secours se perfectionnent, tant plus nous sont-ils grands secours. La charité y croît quoique le visible cesse. Et Dieu qui est plus en eux sera aussi, par eux, plus en nous. Et lorsqu'il sera en tous, tout et toutes choses, en la gloire consommée, nous connaîtrons bien ces vérités et adorerons bien de si saintes conduites. Soumettons-nous-y, par la foi, en attendant (...) (1).

Le parfait abandon

Oh! que c'est un grand secret de *désirer tout ce qui est*, de s'y unir, et de ne recevoir autre chose en soi ! Où va le sacrifice du franc arbitre, sinon à ce point? Qu'est-ce de référer tout son être, sinon *se désapproprier* de tout et se laisser gouverner par celui lequel s'il nombre nos cheveux et tient la feuille de l'arbre, combien plus tout ce qui advient à l'image de sa complaisance, et aux teintes du pourpre divin et du sang innocent? Ah! que le bon Sauveur est jaloux de l'application de ses tant dures fatigues ! Ah ! qu'après avoir tant couru il [n'économisera] pas quelques pas pour remporter sur ses épaules l'ouaille au troupeau éternel !... (2)

(1) 1644.
(2) 1644.

Les limites de la Direction

Le titre de cet article pourra paraître étrange : peut-on jamais être trop dirigé?

Voici de quoi il s'agit. Ou l'on insiste trop sur la nécessité et la pratique de la direction, au risque d'oublier que le grand maître des âmes, c'est le Saint-Esprit, et que nombre d'âmes sont exposées, les unes à une fâcheuse passivité, les autres à une dommageable introspection, — ou l'on penche vers la liberté la plus grande à donner aux consciences dans la gouverne d'elles-mêmes, et l'on risque la réprobation nette de l'Église (1).

La *vérité* se trouve dans une sage, « via media » qui, maintenant au Saint-Esprit le primat de toute direction sur les consciences, évite de laisser tomber les âmes dans une passivité ou une introspection regrettables, sans cependant vouloir les sevrer du bénéfice immense d'une direction sagement comprise.

I

Contre ceux donc qui seraient tentés de pécher par excès, il faut d'abord maintenir le primat de la direction du Saint-Esprit.

Pour Olier, le directeur doit ressembler à l'étoile des Mages; celle-ci

ne leur apparaît que pour leur faire connaître Notre-Seigneur, pour les conduire à Lui, et aussitôt elle disparaît.

(1) Condamnation de la 11e proposition des Illuminés, de la 66e de Molinos, de l'Américanisme.

Un autre modèle, saint Jean-Baptiste,

car il publiait hautement qu'il n'était envoyé de Dieu que pour faire connaître Jésus-Christ son Fils. Dans cette vue, il portait tout le monde à Jésus-Christ, il lui renvoyait tous ses disciples (1).

C'était une doctrine familière à Bossuet que le grand maître des âmes, c'est le Saint-Esprit; la sœur Cornuau témoigne que son éminent directeur n'avait qu'un but : « lui bien faire écouter Dieu et suivre ses saintes inspirations; c'était là toute sa charge ».

Plus proche de nous, voici ce qu'observe le P. Lippert :

La direction spirituelle, moyen discret d'aider l'âme à marcher et qui s'avérera d'autant meilleur que l'âme, grâce à lui, sera devenue plus vite capable de s'en passer et d'aller seule. La direction assidue et jalouse est un non-sens, comme le serait, pour une mère, de porter son petit enfant, au lieu de lui apprendre à marcher. Elle doit le soutenir à peine, du bout du doigt, le laisser à tout moment à lui-même, triompher lorsqu'il s'affranchit et s'élance... Le vrai guide de l'âme, c'est Dieu. Ce principe trace leur devoir et au directeur spirituel et à son ouaille.

Que le directeur ne désire qu'une chose : servir Dieu dans l'âme qui est commise à ses soins. Qu'il étudie, pour les imiter, les actions de Dieu dans les âmes, leur délicatesse infinie, leur suave fermeté, leur inlassable persévérance, leur sage diversité. Qu'il ne s'interpose jamais entre Dieu et l'âme, et pour cela, qu'il se fasse une loi de la prudence et de la discrétion. Il est des parties de l'âme si délicates que Dieu seul peut y toucher de ses doigts de lumière. Les nôtres froisseraient inutilement ces tissus sacrés. Le disciple usera vis-à-vis de son maître de la même réserve. Il se servira de lui, mais ne s'asservira pas à lui. Il n'écoutera pas si ardemment sa voix qu'il ne perçoive plus le souffle, autrement subtil, de l'Esprit (2).

Tous les vrais maîtres sont de cet avis et agissent selon cette règle :

Je regarde comme un point capital en direction, écrivait le P. Libermann, de discerner dans chaque âme les dispositions qui

(1) *L'esprit d'un directeur des âmes selon M. Olier*, Poussielgue, 1859, p. 57-79.

(2) *Von Seele zu seele*, adaptation Hénusse : *Cœurs Inquiets*, p. 74-75 (Beyaert).

s'y trouvent... ce que l'état intérieur de cette âme peut porter; de laisser agir la grâce avec une grande liberté, de distinguer les faux attraits des vrais.

Dans une autre lettre il ajoute :

Le directeur, ayant vu une fois et discerné Dieu agissant dans une âme, n'a d'autre fonction que de guider cette âme pour qu'elle suive la grâce et y soit fidèle... Jamais il ne doit vouloir inspirer à une âme ses propres goûts et ses propres attraits, ni la conduire d'après sa manière d'agir ou sa manière de voir les choses. Un directeur qui agirait ainsi détournerait souvent les âmes de la conduite de Dieu et contrarierait souvent la divine grâce en elles (1).

Plus longuement dans ses *Écrits Spirituels* (2) il marque l'importance toute relative du directeur et l'obligation qu'il y a pour celui-ci de ne pas vouloir se substituer au Saint-Esprit :

La direction extérieure a deux choses à faire : viser sans cesse à favoriser la tendance de cette grâce sanctifiante pour la faire dominer dans l'âme, suivre pas à pas la direction intérieure de l'Esprit-Saint qui seul peut diriger vers cette tendance de la grâce sanctifiante, augmenter et étendre son pouvoir dans l'âme. Il doit dans toutes les circonstances favoriser cette conduite du divin Esprit et la dilatation de grâce sanctifiante. Il ne peut rien pour l'augmentation de la grâce sanctifiante ni pour faire aller les âmes à la suite de la conduite du divin Esprit. Toute sa fonction en cela consiste à guider et à diriger; c'est à l'âme d'être fidèle à la voix de celui qui l'appelle dans son intérieur et dont elle connaît parfaitement la voix par le guide qui la lui fait distinguer.

On voit par là que la fonction du directeur, quelque importante et nécessaire qu'elle soit, n'est pas bien considérable. Il n'a de forces qu'autant qu'il plaît à Dieu de souffler dans l'intérieur des âmes et il ne peut diriger vers Lui qu'autant que le Saint-Esprit dirige intérieurement. C'est un écho, voilà tout, mais un écho de la voix du divin Esprit qui parle dans l'intérieur des âmes. C'est un écho : il est donc peu de chose et sa parole n'est pas une parole vivante et vivifiante en soi. Il est un écho du Saint-Esprit; c'est donc la parole intérieure du divin Esprit qu'il transmet, qui est la vie et vivifie. Les choses étant ainsi, quelle folie des dirigés

(1) *La direction d'après les écrits et les exemples du Vén. Libermann*, 2e éd., p. 10-22.

(2) pp. 360-361.

de s'attacher à leur directeur et de le regarder comme quelque chose de grand, parce que l'Esprit-Saint se fait entendre à leurs oreilles intérieures par le moyen de son écho ! Cependant, quoique le directeur ne soit rien et ne puisse rien, il est important pour une âme d'en choisir un bon qui soit un véritable écho de la voix de l'Esprit-Saint.

Dom Marmion pensait et agissait comme Bossuet, comme Olier, comme Libermann :

Ce qui est nécessaire, c'est que le directeur connaisse parfaitement l'âme ; cela une fois fait, il doit indiquer la voie qu'elle doit suivre et ensuite la laisser au Saint-Esprit. De temps en temps, à de longs intervalles, contrôler les progrès.

Et encore :

Je ne suis pas grand partisan de beaucoup de direction. Je sens que le Saint-Esprit est le seul directeur capable de donner la vraie lumière et l'inspiration. Cependant, c'est la voie de Dieu de nous diriger par ses ministres (1).

Comme un professeur de Salamanque interrogeait Thérèse d'Avila sur la façon de s'y prendre pour mener si vite les novices à la perfection, la sainte répondit :

Je me borne à considérer et à suivre la conduite de Dieu dans la direction de chacune d'elles et je ne fais pas autre chose que d'éviter tout ce qui pourrait en obstruer, ou embarrasser, ou changer la voie particulière par laquelle Dieu les mène (2).

Mgr d'Hulst ne parle pas autrement :

Moi je suis là pour vous aider à vous reconnaître, à trouver votre chemin, mais c'est Dieu qui appelle, Dieu qui formule et qui mesure ses exigences (3).

*
* *

Un autre inconvénient de l'excès dans la direction est d'encourager la passivité des âmes.

(1) *Vie*, par Dom Thibaut, pp. 263-64.

(2) Cité dans Abbé Arnauld d'Agnel et Dr d'Espiney : *Direction de Conscience. Psychothérapie des troubles nerveux*, 5e éd., Téqui, 1927, p. 41.

(3) *Lettres de Direction*, publiées par Mgr Baudrillart, p. 65.

Il faut l'avouer, certains directeurs ont plus ou moins pu encourir ce reproche. — De Zamet (1) sainte Chantal écrit : « J'admire comme notre bon Mgr de Langres tient serré ce qui se met entre ses mains », et elle-même, au témoignage de la Mère de Chaugy, eut pour un temps comme directeur certain religieux qui,

bien aise d'avoir cette sainte brebis entre les mains, l'attacha à sa direction par quatre vœux : le premier, qu'elle lui obéirait; le second, qu'elle ne le changerait jamais; le troisième, de lui garder la fidélité du secret en ce qu'il lui dirait; le quatrième, de ne conférer de son intérieur qu'avec lui (2).

A Fénelon lui-même, pourtant si nuancé et qui connaissait la difficulté (n'a-t-il pas écrit : « Ce qui fait que la direction est si décriée : le monde la regarde comme un art de mener les faibles) (3), d'aucuns reprochent :

Il aimait à diriger et à dominer ceux qu'il dirigeait... Possédé par un idéal trop élevé, (il) avait sur les âmes, en particulier jeunes et tendres, une prise trop forte, qui, à la longue, les affaiblissait, les énervait, sous prétexte de les fortifier (4).

Certains critiques, insuffisamment aptes à en juger peut-être, croient que cette forme autoritaire de la direction est la manière courante et quasi fatale :

Pour ce qui est du besoin de domination, écrira Doumic, il a

(1) Noter qu'à l'occasion Zamet luttait de son mieux contre la passivité des âmes; voici ce que note Mgr Cagnac, *Les Lettres Spirituelles en France*, t. I, page 226 : Zamet dit souvent : « Ne comptons pas toujours sur les conseils de notre directeur, agissons nous-mêmes. » « Une lettre est un remède de peu de moments... Allez à la vie de Jésus-Christ, vous y trouverez ce qu'il vous faut. Vous avez besoin de forces, prenez-en. Vous ne la trouverez qu'en la grâce. » Il n'est pas nécessaire d'importuner sans cesse un directeur. « En faisant tout ce que nous devons selon les obligations que Dieu nous impose, nous avons tout fait. » (Voir également *Lettres Spirituelles de Zamet*, par L. Prunel, Paris, Picard, 1914, p. 578, 622, etc...)

(2) *Mémoires sur la vie et les vertus de sainte Jeanne-Françoise Frémyot de Chantal*, Ire part., ch. xi, t. I des *Œuvres complètes* de la Sainte, Plon, p. 44.

(3) *Lettre sur la direction.*

(4) Deleplanque, *Fénelon et ses amis*, Lecoffre, pp. 313-314.

été souvent noté chez les hommes d'Église et on comprend sans effort qu'il soit essentiel au rôle de Directeur de conscience (1).

Déjà Caro :

J'ai peur que l'âme dévote... ne se remette complètement aux mains d'autrui et ne cherche son repos dans une abdication... On est presque heureux de sentir qu'on ne s'appartient plus parce qu'on espère vaguement qu'on n'aura plus à répondre de soi... Voilà, selon moi, le péril le plus sérieux de la direction.

et, noble défenseur de l'indépendance des âmes, il conclut :

Sous quelque prétexte que ce soit, l'âme n'a pas le droit de se démettre de sa responsabilité propre, elle n'a pas le droit de renoncer à la noble fatigue de vivre (2).

N'est-ce point là ignorer ce qu'est au vrai la direction?

A propos du cas particulier de saint François de Sales, F. Strowski (3) porte un double jugement, et sur la direction du saint et sur l'idéal, à son avis, de la direction : l'évêque de Genève

est un directeur comme il entendait l'être, c'est-à-dire qu'il l'est un peu trop à notre goût. Il laisse trop peu faire à l'âme dont la volonté se soumet à sa volonté et à ses lumières. Il nous semble aujourd'hui plus viril de donner la formule du devoir à accomplir et de laisser chacun choisir les moyens. Nous croyons aussi que tant d'adresse et de subtilité, qu'une sollicitude qui nous conduit par la main et ne nous quitte pas une seconde n'est pas faite pour seconder la libre initiative et l'autonomie de la volonté dans le bien. Quand le grand Corneille jette ses héros devant un devoir douloureux et sanglant, il leur dit trois mots. A eux de marcher au but, les yeux fixés sur lui, toujours tout droit. Aujourd'hui, nous préférons cette méthode.

Strowski a raison en ce qui concerne la conciliation de la libre initiative avec la direction. Il a tort dans son appréciation sévère des méthodes de l'évêque de Genève, ainsi que

(1) *R.D.M.*, 15 juillet 1912, p. 445.

(2) *Nouvelles études morales sur le temps présent*, Paris, Hachette, p. 166.

(3) *Saint François de Sales*, nouv. éd., Plon, 1928.

n'a pas de peine à le montrer P. Archambault (1). D'ailleurs, en son volume sur le Saint dans la collection de la « Pensée Chrétienne », Strowski a — et beaucoup plus heureusement — défendu la thèse contraire, et nettement affirmé, page 353 :

Il ne cherche pas à brusquer ni à forcer les âmes; il les conduit selon leurs lois particulières et dans le sens où les porte leur « intériorité » (si j'ose dire). Il les laisse vivre, il les excite à être toujours vivantes; on croirait en vérité qu'il leur apprend à devenir par effort et avec réflexion ce qu'elles seraient devenues spontanément si leur spontanéité n'était barrée de tous côtés par l'impuissance originelle.

Ajoutons qu'une personne bien placée pour en juger, sainte Chantal, rencontrant dans les lettres de l'évêque de Genève ces affirmations énergiques : « J'aime les âmes indépendantes, vigoureuses et qui ne sont pas femelles », et après chaque conseil de fréquentes indications comme celle-ci : « Ce sont advis bons et propres pour vous, non point commandements », confessera : « Pour moi, souventes fois, j'ai eu peine de ce qu'il ne me commandait pas assez (3). »

Quoi qu'il en soit de ce problème critique, le sage esprit de la direction s'exprime excellemment dans des remarques comme celle-ci :

Vous voudriez que je vous enseignasse une voye de perfection toute faite, en sorte qu'il n'y eust qu'à la mettre sur la teste comme vous feriez vostre robbe et que par ce moyen vous vous trouvassiez parfaite sans peine, c'est-à-dire que je vous donnasse la perfection toute faite. O certes, si cela estoit en mon pouvoir, je serois le plus parfait homme du monde, car si je pouvois donner la perfection aux autres sans qu'il fallust rien faire, je vous asseure que je la prendrois régulièrement pour moy (4).

ou encore comme la suivante :

Certes, celui qui, à vive force, ouvriroit la bouche à un amy, lui fourreroit la viande dans le gosier et la luy feroyt avaler, il ne luy

(1) *Saint François de Sales*, collect. des « *Moralistes Chrétiens* », pp. 285-286.

(2) 11 février 1607, t. XIII, p. 265.

(3) *Œuvres de sainte Chantal*, Plon, t. II, p. 201.

(4) Saint François de Sales, *Vrays entretiens spirituels*, Ent. IX, t. VI, p. 151.

donneroit pas un festin de courtoisie mais le traitteroit en beste et comme un chappon qu'on veut engraisser. Cette espèce de bienfait veut estre offert par semonces, remonstrances et sollicitations et non violemment et forcément exercé; c'est pourquoi il se fait par manière de désir et non de vouloir absolu (1).

Tous les directeurs vraiment expérimentés donnent conseils analogues; sauf s'il s'agit des scrupuleux avec qui la méthode autoritaire est seule efficace, tous sont d'avis de proposer beaucoup plus que d'imposer :

Loin de vouloir vous attacher des âmes infirmes, écrit Bossuet, rendez-les libres, et autant que vous le pourrez, mettez-les en état d'avoir moins besoin de vous et d'aller comme toutes seules par les principes de conduite que vous leur donnerez (2).

Saint Vincent de Paul félicite M. Cabel, un de ses missionnaires, de donner des conseils non par injonctions impératives, mais par simple proposition, à la manière des anges qui nous inspirent sans nous presser ni accabler. Lui-même, il se garde de toute exigence tyrannique : rien d'un despote; pas de commandements, mais des éclairements doublés d'encouragements, et jamais en son nom, toujours au nom de Notre-Seigneur; il habitue les âmes à écouter Dieu et à régler leur conduite par ses inspirations :

Je prie Notre-Seigneur, écrit-il à Louise de Marillac, qu'il ait agréable de vous dire lui-même ce que vous devez faire. Allez donc et faites *in nomine Domini* ce qu'il vous semblera que notre aimable et toujours adorable Sauveur demandera de vous (3).

Parmi les modernes, mêmes catégoriques opinions. — Alors qu'une pénitente réclame de Mgr Gay qu'il emploie avec elle « la manière forte », le prudent directeur répond :

Je n'emploierai pas les formules impératives dont vous me parlez... elles vous déchargeraient du poids de votre vie; il n'est pas bon que vous ne le sentiez plus. Je vous serai le Cyrénéen, mais rien de plus, je vous aiderai, je ne me substituerai point à vous (4).

(1) *Traité de l'Amour de Dieu*, l. VIII, ch. III, t. V, p. 66.
(2) *Méditations sur l'Évangile*, 56e jour.
(3) Arnaud d'Agnel, *Saint Vincent de Paul directeur de conscience*, Téqui, 1925, notamment tout le ch. I; également ch. III, p. 57-58.
(4) Mgr Gay, *Lettres*, I, p. 267.

Pour Mgr d'Hulst, le rôle principal est surtout un rôle d'observateur : beaucoup moins qu'intervenir et réglementer, regarder et contrôler :

Il y a une science de la direction comme du reste, et c'est une science d'observation. Dieu agit, l'âme coopère, on la laisse faire et le guide note les opérations et remarque si cela se passe comme il faut, c'est-à-dire comme cela s'est passé dans les âmes qui avaient la bonne marque.

Il complète énergiquement sa pensée ailleurs :

La direction n'est pas un oracle rendu du haut d'un trépied, c'est une collaboration dans laquelle l'un montre ce qui est en lui et l'autre l'aide à s'y reconnaître et à se conduire (1).

L'abbé Chaumont, tout en reconnaissant la grande utilité de la direction, ne veut pas qu'elle encombre, qu'on en abuse ou qu'on la prenne pour un moyen agissant « ex opere operato » :

Autant la direction sérieuse et complète est utile pour l'avancement de l'âme dans la vie intérieure, autant cette direction une fois bien mise en train est chose simple. Il y a loin de Paris à ... et ce n'a pas été une petite besogne que de faire le tracé du chemin de fer et d'agencer toutes les choses nécessaires pour y conduire les voyageurs. Mais maintenant que c'est fait, il n'y a plus pour le conducteur du train qu'à ne pas quitter les vrais rails... Ainsi, aussi longtemps que rien de nouveau ne surgit dans la vie spirituelle, il n'y a qu'à bien suivre les rails, c'est-à-dire les conseils donnés une fois pour toutes... L'erreur des âmes, c'est qu'elles confondent la direction avec le soutien de l'âme. Oh! pour cela il faut en effet des secours constants; il faut du charbon et de l'eau, sans quoi rien n'avancera; mais les sacrements ne font-ils pas cela? (2)

S'il semble ailleurs employer une fermeté en opposition apparente avec de tels principes :

Résolvez-vous à sacrifier entièrement votre manière de voir pour suivre avec l'obéissance d'une enfant les conseils que votre directeur vous ordonne (3).

(1) *Lettres de Direction*, publiées par Mgr Baudrillart, Paris, Poussielgue, pp. 52, 102.

(2) *Lettres spirituelles de l'abbé H. Chaumont*, 2 vol., Paris, Mersch, 1900, t. I, p. 426.

(3) *Ibid.*, t. II, p. 2.

c'est qu'il s'agit d'un cas particulier et d'une âme particulière dont il faut à tout prix faire cesser les indécisions. On trouverait, d'occasion, texte analogue dans Tourville, pourtant si partisan de la liberté, parce qu'il s'agit de cas du même ordre. Cela reste exceptionnel, et d'ordinaire voici comme il parle :

Le rôle de toute direction n'est pas de créer de toutes pièces en votre âme une vie présente et importée; mais il consiste à diriger les forces et les élans qu'il plaît au Sauveur de mettre en vous à son gré et que lui seul peut y mettre (1).

Pour Faber, « c'est une chose dangereuse que de faire une superstition de la direction ». Certaine forme d'obéissance au directeur

est trop souvent une pierre d'achoppement. Je pense qu'il n'en serait pas ainsi si nous nous en faisions une idée claire ou dépouillée d'exagération. D'abord, un directeur spirituel n'est pas un supérieur de monastère... Notre obéissance envers le premier est partielle, tandis qu'elle doit être générale à l'égard du second. La juridiction du supérieur est universelle; celle du directeur ne porte que sur les points où nous l'appelons nous-mêmes ou sur lesquels nous lui permettons de l'étendre, à sa demande expresse. Le supérieur nous commande de son chef. Les ordres du directeur sont provoqués par nos propres questions. Nigronius dit qu'il n'a jamais bien auguré d'un homme qui laissait son directeur prendre l'initiative. Le supérieur convertit en précepte des œuvres de surérogation; un sage directeur ne se permettra jamais rien de la sorte... On ne fait jamais impunément un mauvais usage d'une bonne chose... Cette obéissance nous énerve, elle favorise le développement de quelqu'une des mille formes de la paresse spirituelle... Nous aimons à croire que nous sommes obéissants et à sentir qu'on nous gouverne.

Et Faber conclut par cette énergique parole :

Je n'ai jamais entendu parler d'une personne qui, ayant un directeur, ait eu à se plaindre d'avoir été trop peu dirigée. Le nombre de celles qui ont souffert des suites d'une direction forcée remplirait l'hôpital d'une ville considérable (2).

(1) *Piété confiante*, p. 6.

(2) *Progrès de l'âme dans la vie spirituelle*, ch. XVIII : *de l'office du directeur spirituel*, nouv. éd., Téqui, 1920, p. 341, 348, 354.

Le chanoine Beaudenon va peut-être plus loin encore :

La direction n'exige pas nécessairement l'obéissance. Elle est un conseil éclairé dont on doit faire cas selon la prudence, par conséquent selon la valeur des conseils demandés et de celui qui les donne. On peut s'en écarter si de bonne foi on ne les trouve pas très justes et très applicables. Ce serait bien reposant de n'avoir pas la responsabilité de cet examen, mais c'est seulement par exception et dans une mesure toujours limitée qu'on doit s'en rapporter aveuglément à l'obéissance. Une obéissance habituelle du jugement tiendrait plutôt à nous diminuer... A mon avis, la direction n'est pas l'impératif catégorique s'imposant par un droit qui lui serait propre mais pouvant néanmoins s'imposer comme une lumière. L'âme reste l'arbitre. Si elle croit devoir se conformer au conseil reçu parce qu'il fixe les incertitudes de son esprit, elle l'accueille alors comme venant de Dieu et lui transmettant sa pensée (1).

Chez le P. Chevrier, même avis très net :

Ce qui est trop fortement conseillé n'a pas une base solide et durable; il faut laisser les âmes vouloir elles-mêmes, alors on peut espérer plus de constance (2).

« Je suis l'ennemi mortel de ce qu'on nomme direction », écrira Dom Marmion, et ailleurs il précise : « Je déteste ce qu'on appelle communément direction et direction à la mode » ; dans un entretien familier il développe sa pensée :

Le directeur n'est pas un fabricant de conscience... il ne doit jamais se substituer à la conscience du dirigé. Celui-ci reste, en dernière analyse, après Dieu et avec Dieu, la cause de son salut et de sa perfection. Il faut de toute nécessité qu'il apprenne à marcher seul, au moins dans les grandes lignes, se réservant de recourir au directeur pour les cas difficiles, dans les moments plus pénibles... C'est un danger d'avoir recours au directeur pour des choses qu'on devrait pouvoir résoudre : on atrophie ainsi sa conscience (3).

(1) *Lettres de direction*, Lethielleux, 1920, p. 244. On trouverait un exemple de la direction ferme mais délicatement souple du chanoine Beaudenon dans *Une âme de lumière et d'énergie, Marie-Louise Bader*, de Saint-Joseph de Bourg, Beauchesne, 1930, pp. 29-32.

(2) *Vie*, par l'abbé Chambon, p. 535; le ch. XXXVI est sur le P. Chevrier directeur d'âmes.

(3) *Dom Columba Marmion*, par Dom Thibaut, pp. 264-266; tout le ch. XI, *Le Directeur spirituel*, est fort instructif.

Citons encore Mgr Gay et Mgr Isoard :

Loin de vouloir vous attacher les âmes infirmes, dira Mgr Gay, rendez-les libres et, autant que vous pourrez, mettez-les en état d'avoir moins besoin de vous et d'aller comme toutes seules par les principes de conduite que vous leur donnerez (1).

Mgr Isoard :

Si la direction, c'est-à-dire l'habitude de réclamer les conseils d'un prêtre, a pour effet de vous dispenser de la réflexion et de vous ôter la responsabilité de vos actes, elle est une pratique dangereuse. Nous n'avons pas le droit d'abdiquer le gouvernement de notre vie, de déposer la responsabilité de nos déterminations. Nous ne pouvons pas dire à un autre homme : Pensez pour moi, résolvez pour moi. Mais nous pouvons lui dire : Où conduisent ces divers chemins qui s'ouvrent devant moi? Quels obstacles rencontrerai-je sur la route? De quelles précautions dois-je m'entourer avant de m'y engager? Nous pouvons faire ces questions, tenir compte de ces réponses et conserver néanmoins toute notre liberté : or, c'est pour nous un devoir de conscience que de procéder de cette façon dans les circonstances principales de notre vie (2).

Il semble d'ailleurs, indépendamment de ces graves autorités, que ce soit l'évidence même; on comprend qu'il faille un bateau-pilote pour certaines entrées ou sorties de port, pour les passes difficiles..., mais hormis ces cas, le navire doit avoir ses appareils et son commandant de bord et pouvoir avancer sans le constant secours d'un pilote. Ici de même. Il en va de la direction comme de l'éducation : on n'a pas un guide ou un maître pour tuer en soi le vouloir et l'initiative, mais pour s'initier et, dès que possible, pouvoir marcher de soi-même. On se fait diriger pour se conduire : se conduire est un verbe personnel; le but de la direction est d'apprendre, le moment venu, à s'en passer, — ou à n'en avoir plus qu'un besoin intermittent, de plus en plus atténué et, sauf exception, de pur contrôle.

*
* *

Un troisième inconvénient de l'abus de la direction serait de prédisposer à de fâcheuses introspections.

(1) Mgr Cagnac, *Les Lettres Spirituelles en France*, t. II, p. 396.
(2) Mgr Isoard, *Le Sacerdoce*, Palmé, 1878, t. I, 11e conf., p. 429.

Le P. Faber stigmatise comme il convient cet inconvénient possible de la direction pratiquée de façon intempérante ou maladroite :

Nous trouvons je ne sais quel plaisir à vivre au milieu du tumulte d'une administration spirituelle en permanence. Nous tenons des conseils d'État à n'en plus finir, nous ne tardons pas à devenir bouffis d'orgueil et de sottise, inquiets, mystérieux et vains. Nous nous croyons des personnages importants. Nous exagérons le peu d'expérience que nous avons pu acquérir. Enfin nous devenons mous, efféminés, affectés, fiévreux et languissants (1)...

Même note dans Mgr Gay :

Une cause très redoutable d'illusions est l'abus de direction... C'est pour l'âme une pente fatale à la trop grande préoccupation de soi, un aliment à l'égoïsme et à la vanité, un grand péril de faire fausse route dans la vertu, de soulever entre Dieu et soi plus que de la poussière, enfin de le perdre de vue et de s'éloigner de Lui, ce qui est le mal suprême. Donc, si vous voulez marcher droit dans la vérité et ne pas affaiblir en vous la grâce, soyez sobres, très sobres en fait de direction. Tel directeur devient souvent le Saint-Esprit à une âme simple, pauvre et solitaire ! (2)

Et noter que cela n'est pas dit à une âme en particulier mais à tout un auditoire. Le P. Lippert et Dom Marmion ne parlent pas autrement : dans la direction à dose excessive

il se trouve très peu de chose de Dieu et beaucoup de nous-mêmes... Une telle direction se résume souvent à se terrer au fond de son être, à s'ensevelir en soi-même, ne trouvant rien si ce n'est découragement et misère (3).

Assez souvent, dans cet étalage de soi-même aux yeux d'un autre, quelques petits sentiments peu à peu s'insinuent : une secrète complaisance, un rien de vanité, une pointe de coquetterie et cette douceur de fixer sur soi l'attention, l'intérêt de l'interlocuteur. Il y a plus grave. L'habitude de la confession amène insensiblement une âme à s'occuper un peu trop d'elle-même, à se prêter une importance peut-être excessive, à rapporter toutes choses à soi comme à leur centre. Tout cela dans un mauvais sens — car tout cela peut s'entendre dans un bon sens. On ne doit s'occuper de soi, étudier et saisir les rapports des choses à soi, se jauger soi-

(1) *Progrès de l'âme*, XVIII, 350.
(2) *Instructions en forme de retraite*, ch. IV : des *Illusions*.
(3) *Vie de Dom Marmion*, par Dom Thibaut, p. 265.

même qu'en vue de s'occuper des autres, de se rapporter aux autres, de donner tout son rendement pour les autres (1). On ne doit s'intéresser à soi que comme à l'un des deux termes d'une relation dont l'autre est Dieu. Et alors, c'est ce terme-ci, Dieu, qui tire à Lui le meilleur de l'intérêt. Il devient de plus en plus difficile à l'âme de détourner de Lui son attention pour la reporter sur elle-même. Les « confidences » lui deviennent un supplice, lorsque d'aventure un directeur spirituel lui ordonne de décrire sa vie intérieure. — Et je me demande si c'est là un ordre toujours bien sage! ... L'analyse des grâces spéciales n'est pas exempte de dangers de plusieurs sortes (2)...

II

Si l'on peut pécher par excès, il arrive qu'on puisse également pécher par défaut et, sous couleur de sauvegarder la pleine activité de l'âme, d'oublier les avantages de la saine direction.

Aux sectes d'Illuminés et à Molinos qui prétendaient que les indications intérieures du Saint-Esprit suffisaient seules sans recours nécessaire ou utile à l'autorité extérieure, l'Église a répondu par une condamnation formelle (3). Plus récemment, elle n'a jamais admis les positions en la matière de l'*Américanisme*; on sait qu'il faut entendre par là certaines doctrines se réclamant du fondateur des Paulistes, le P. Hecker.

Il ne semble pas que le P. Hecker ait, autant qu'on le lui a fait dire (par exemple Maignen : *Le P. Hecker est-il un saint?*), méprisé toute direction extérieure. Converti du Protestantisme parce que dans son ancienne religion il ne trouvait pas justement d'autorité extérieure garantissant la croyance, il écrivait durant son noviciat en 1845 :

> Je tâche de suivre les avis de mon directeur spirituel, sans quoi j'aurais peur de moi-même; je lui fais connaître toutes mes difficultés, mes péchés, mes tentations (4).

(1) Tout de suite l'auteur précise que parmi les « autres » se trouve Dieu en première ligne, ce qui donne leur vrai sens à ces formules.

(2) *Cœurs Inquiets*, pp. 123-124.

(3) Denzinger-Bannwart, *Ench.*, nos 1279 et 1286.

(4) Maignen : *Le P. Hecker est-il un saint?* pp. 103-104. Reboux, 1898.

Plus tard il dira nettement :

La vraie direction spirituelle consiste à découvrir les obstacles qui s'opposent à la direction divine, à aider et à encourager le pénitent à les surmonter, à lui enseigner les moyens de distinguer dans son âme les mouvements de l'Esprit, enfin à l'y rendre toujours plus docile. Les directeurs n'ont pas à prendre la place de l'Esprit-Saint mais à le faire grandir dans l'âme comme son premier et son suprême guide... Le premier agent de la sanctification de l'âme, c'est le Saint-Esprit agissant en elle; l'action du directeur est secondaire et subordonnée à celle de l'Esprit ; négliger cette vérité fondamentale de la vie spirituelle est une grande erreur, qu'elle vienne du directeur ou du dirigé.

Sans doute, quelques textes mettent en particulier relief la nécessité d'obéir aux inspirations intérieures, par exemple :

Le but de la perfection chrétienne est la direction de l'âme par le Saint-Esprit habitant en elle (1). — Tout l'avenir de la race humaine dépend de la soumission plus complète et plus parfaite de chaque âme en particulier au joug du Saint-Esprit. Ce dont la société a le plus besoin aujourd'hui, c'est du baptême de l'Esprit-Saint. — Une âme est parfaite qui est guidée par une sorte d'instinct qui lui rend sensible l'action du Saint-Esprit (2).

Il ne nie pas pour autant la direction extérieure, il lui semblait seulement que parfois elle tendait à faire trop bon marché de l'action du Saint-Esprit.

Plus tard il dira nettement :

« On l'a dit depuis longtemps : la règle extérieure est un moyen providentiel destiné simplement à venir en aide à l'esprit intérieur. » Il affirme toujours d'ailleurs que plus une âme est conduite intérieurement par le Saint-Esprit, plus elle se soumet fidèlement à l'Église et à ses représentants. Au P. de la Barre (3) comme d'ailleurs à Mgr Ireland et aux cardinaux Gibbons et Richard, sa doctrine ne paraissait rien autre chose que la doctrine classique sur la double nécessité de la règle intérieure et de la règle extérieure avec adaptation judicieuse de la première à la seconde. Huysmans, à l'apparition de la vie du P. Hecker présentée au public fran-

(1) *Le P. Hecker*, par le P. Elliott, p. 298. Lecoffre, 1897.
(2) *Id., ibid.*
(3) *Études*, 20 septembre 1897, pp. 807-812.

çais par l'abbé Klein, écrivait à ce dernier : « C'est une vie singulièrement instructive pour nous, Catholiques de France, si incapables de nous mouvoir seuls » (14 janv. 1898). Huysmans ajoutait d'ailleurs cette judicieuse remarque :

Certainement, ses idées sur l'action du Saint-Esprit sont d'une belle ampleur et d'une admirable foi, mais ne supposent-elles pas, pour trouver leur application, des âmes déjà bien avancées dans les voies mystiques — il dirait mieux spirituelles — aptes à s'abstraire du milieu terrestre et à s'écouter, — et aussi des âmes bien claires, bien allégées de scrupules, capables de résister aux plus insidieuses des tentations? Ne juge-t-il pas, en un mot, les âmes des autres par la sienne?

Huysmans n'a pas tort; il se peut, au surplus, que des disciples maladroits ou intempérants aient, en comprenant mal ou en morcelant la doctrine d'Hecker, fait tort à leur maître. Il reste que certaines affirmations de celui-ci, isolées de leur contexte ou de l'explication complémentaire traditionnelle qu'elles supposent, prêtaient à interprétations risquées; d'où la lettre précise et nuancée de Léon XIII « Testem benevolentiae » recommandant, notamment sur le point qui nous occupe, de ne pas oublier, dans la conduite des âmes, l'action de l'autorité et du magistère extérieur (1).

Raoul Plus, S. J.

(1) Sur toute cette question, voir article *Américanisme* du P. Valensin dans le *Dictionnaire Apologétique de la Foi Catholique*, et Lecanuet : *La Vie de l'Église sous Léon XIII*, ch. XII, surtout pp. 570-573.

Le mouvement de la vie spirituelle

I. — Les directives spirituelles de l'Église

Apostolat catéchistique

Une semaine nationale d'apostolat catéchistique avait lieu, fin juillet, au collège Salésien de Villa Sora, à Frascati. La Direction centrale de la jeunesse d'Action catholique en avait assumé l'organisation. Les semainiers étaient également des jeunes. Le Pape les reçut en audience, le 23 juillet, avec une évidente prédilection. Heureuse occasion, pour le Chef de l'Église, d'affirmer la primauté *de l'apostolat catéchistique, d'en définir, en termes neufs, la* méthode *et* l'esprit :

Par catéchisme on doit, en fait, entendre une forme d'instruction des éléments substantiels et principaux de la religion : c'est un concept historiquement spécifique qui remonte jusqu'à la catéchèse des temps très voisins des origines. L'apostolat catéchistique est donc le *premier apostolat*; parce que, avant tout, il faut enseigner ce que Notre-Seigneur a confié à ses apôtres : *Euntes, docete :* Allez et enseignez.

Primauté de l'apostolat catéchistique dans l'ordre du temps, et aussi dans l'ordre de préférence. En quelques mots cet enseignement est ramené à ses sources : Ce que Notre-Seigneur a confié à ses apôtres. *La première forme de catéchèse parmi les païens, ce fut l'Évangile. On ne renouvellera la catéchèse qu'en la ramenant à ses origines.*

Puis le Pape définit la forme et la méthode de cet apostolat : il insista sur la valeur morale, *sur la* portée pratique *de la catéchèse :*

L'apostolat catéchistique a, de soi, une tendance substan-

tiellement, essentiellement *pratique*, parce que, à la base de l'action, il y a comme soutiens (et comme foyers de lumière conductrice), quelques vérités fondamentales de facile et totale application pratique. Le catéchisme enseigne précisément les éléments de la Religion chrétienne, et la Religion chrétienne n'est pas une pure doctrine philosophique, une théosophie quelconque. Religion veut dire ajustement de la vie, de toute la vie humaine, dans nos rapports obligatoires avec la Divinité : et c'est cela précisément qui est la conception fondamentale de la catéchèse : le catéchisme doit, au fond, *enseigner à vivre la vie chrétienne*. Et c'est cela justement que Notre-Seigneur voulait dire quand, après les paroles : *Euntes docete*, il ajoutait : *docentes eos servare omnia quaecumque mandavi vobis*, tout ce que je vous ai prescrit, ordonné, est en effet de sens et de portée pratique.

Ce concept, un grand écrivain catholique, Manzoni, l'a pénétré à fond, quand il écrivait, dans ses *Osservazioni sulla morale cattolica* : « Quand Jésus-Christ dit aux Apôtres : Allez et enseignez tout ce que je vous ai commandé, il prescrivait à l'Église de *s'emparer de la morale*. » Et c'est fort bien dit. On peut bien l'affirmer, ce qu'il y a de plus divin dans l'histoire de l'Église, c'est cette œuvre de conquête de la morale, de la morale qui se rapporte à la vie vécue : voilà ce que le catéchisme et l'apostolat catéchistique ne doivent jamais oublier.

Ces paroles réjouiront tous ceux qui pensent — et ils sont de plus en plus nombreux — qu'il faut rénover absolument nos méthodes catéchistiques. Le catéchisme trop souvent n'est qu'un exercice de mémoire, sur des formules abstraites, ordinairement incomprises. Le catéchisme, formation à la vie, et formation à la vie chrétienne, quel programme! A partir de ce concept tout peut être renouvelé, tout doit être renouvelé. Et le Saint-Père remettait devant les yeux de ces jeunes gens l'idéal concret de la vie chrétienne — cet idéal incarné dans le Christ et que le Christ réalise *sans cesse dans son Église par son action infinie sur tous ses membres. Le contenu de la Rédemption est un contenu de vie. Pourquoi le Christ est-il venu?*

Pour que les âmes, les brebis du bercail, aient la vie, et non point dans une quelconque mesure, serait-elle grande, mais dans une mesure sans cesse accrue.

Le Pape loua les organisateurs de la Semaine catéchistique d'avoir donné à leurs travaux « une direction morale », « d'avoir toujours eu en vue le contenu moral du catéchisme » et de concevoir la catéchèse comme « une formation intime de l'esprit et de la volonté » : formation dynamique et qui doit rayonner jusque dans les réflexes de notre activité d'organisation. Ainsi la catéchèse doit former des jeunes prêts à renforcer la « masse de l'Action catholique » afin que « la vie chrétienne devienne plus agissante, plus féconde, plus bienfaisante ». Le Pape insistait encore sur la nécessité d'un « catéchisme vécu », présenté comme modèle de vie, comme « exemplaire de vie chrétienne vécue ». Magnifique mot d'ordre, et bien encourageant pour tant de bons ouvriers qui s'efforcent de vivifier la catéchèse moderne, tout simplement pour le salut de la chrétienté, car la question est vraiment vitale (1).

Le but de l'éducation chrétienne

Les fins dominent, orientent, inspirent. Dans nos institutions chrétiennes ne vise-t-on pas, trop souvent, les seuls succès scolaires? Ambition légitime, certes, et même essentielle — mais subordonnée à de plus grandes vues, qui doivent donner à l'éducation chrétienne son dynamisme propre. En quelques formules riches, le Pape rappelait récemment ces grandes vues, devant les Orphelins de Pompei (Audience du 8 juillet). C'est toujours le concept de vie chrétienne qui est mis en lumière :

L'éducation chrétienne est pour la vie chrétienne : et cette vie est le don que nous a procuré le Fils de Dieu avec le trésor de Son Sang. Quand les petits enfants d'aujourd'hui, ces tout jeunes entourés de soins si attentifs par leurs éducateurs, affronteront demain le monde, leur essentiel et grand devoir sera de défendre à tout prix, contre tous les périls et ennemis possibles, ce saint trésor, avec le même amour, avec la même force que s'il s'agissait de conserver et de défendre le Sang même de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

L'éducation chrétienne pour la vie chrétienne : *en peu de mots, tout l'essentiel d'un principe infiniment fécond, et sur*

(1) Cf. *Osservatore Romano* du 24-25 juillet 1933.

lequel on peut tout reconstruire! Si l'on prend, dans nos écoles, pour objectif constant « la vie chrétienne » (toute la richesse de la vie chrétienne), si cet idéal motive *vraiment toute l'organisation de notre enseignement et en inspire le dynamisme interne, au lieu d'une religion plaquée et toute superficielle, faite de pratiques passivement subies en vertu d'un* règlement *inévitable (et qu'on abandonne avec ce règlement), on créera chez nos jeunes l'amour d'une* vie *qui leur paraîtra d'autant plus belle qu'elle s'avérera chaque jour plus bienfaisante et plus adéquate aux besoins vrais de notre nature. Ils seront alors prêts à défendre « ce saint trésor », avec la même force qu'ils mettraient à défendre le Sang du Christ* (1).

L'importance des retraites spirituelles

*Une audience accordée le 17 juillet à 200 membres de l'*Œuvre des Retraites *de Velletri permettait au Souverain Pontife de rappeler l'importance des retraites spirituelles :*

Une retraite spirituelle bien faite suffit à remettre en règle une âme même gravement déréglée. Et si l'âme est déjà en état de persévérance, cette pieuse pratique donne une impulsion nouvelle vers la perfection. Un peu de réflexion, de méditation, de recueillement, et l'âme se retrouve elle-même, se reconnaît; elle donne aux choses leur vrai nom, leur importance : elle se retrouve avec Dieu. On donne tant de temps aux hommes, et si peu à Dieu! Et pourtant, Il est avec nous, Lui, toujours. Et Il nous a avertis que sans Lui nous ne pouvons rien : « *Sine me nihil potestis facere.* » Voici donc le grand avantage de la Retraite : mettre l'âme en présence de Dieu, et c'est la chose la plus importante et la plus nécessaire (2).

Réflexions sur le gouvernement des hommes

Les lois ne font pas les peuples, les peuples font les lois. Le Souverain Pontife faisait remarquer la sagesse profonde de cet

(1) Cf. *Osservatore Romano* du 9 juillet 1933.
(2) *Osservatore Romano* du 17-18 juillet 1933.

antique adage, devant les membres de la Commission pour la Codification Canonique Orientale, le 14 juillet dernier. Leçon profitable au gouvernement des âmes : le principe est de portée universelle.

Les lois ne peuvent se faire sans les peuples, sans tenir compte de leurs exigences... Du reste c'est de Notre-Seigneur Lui-même que nous en vient l'exemple. Lui, qui connaît bien notre nature, nous prend comme nous sommes... « *in funiculis Adam* »...; Il vient à l'encontre de nos besoins, même si ces besoins sont de pauvres petits besoins; Il nous regarde, Il compatit à nos maux et Il nous aide de ses soins infiniment paternels (1).

***

II. — Les leçons d'un Congrès

La presse catholique a justement célébré le triomphe eucharistique d'Angers et loué la parfaite organisation d'un congrès où des foules immenses ont pu évoluer, se grouper, prier et chanter ensemble, avec une parfaite mesure et une impressionnante unité. M. François Veuillot l'a fort bien dit : ce qu'il y eut de plus remarquable, en ces journées, ce fut « la profondeur et le rayonnement de piété qui, de la première à la dernière minute, amplifiant et exaltant cet effort, a soutenu tous les congressistes et vivifié toutes les manifestations » (*La Vie Catholique*, 15-VII-33).

De ce point de vue, tout intérieur, le bénéfice de ces journées d'intense prière serait immense : tout un peuple a reçu là « des lumières et un élan dont les répercussions peuvent être indéfinies ».

Sans nous attarder aux grandes manifestations dont la presse a parlé, nous voudrions relever ici quelques idées intéressantes ou quelques conclusions pratiques élaborées

(1) *Osservatore Romano* du 15 juillet 1933.

dans les séances de section. Si l'on fait la synthèse de cette trentaine de rapports si variés — trop variés peut-être —, on peut ramener à deux termes les idées générales qui en firent l'objet : *Formation eucharistique — Apostolat eucharistique.*

Formation eucharistique

La *direction spirituelle* doit jouer un rôle de premier plan dans cette formation, et c'est l'idée qu'exposa Mgr Saudreau, à la Section sacerdotale. Le prêtre ne donnera pas cette direction s'il n'est imprégné lui-même d'un amour éclairé pour l'Eucharistie : Mgr l'Archevêque d'Alger marqua l'importance primordiale de la formation eucharistique dans les Séminaires. — La direction eucharistique, surtout chez les enfants, doit être doctrinale, éclairante, mais encore pratique : exhorter les enfants (et les fidèles) à venir près du Seigneur, leur inspirer l'habitude de s'approcher de Lui par la foi vive, les amener, par tout un ensemble d'études, de réflexions, par la pratique de l'oraison liturgique, à prendre conscience de la réalité eucharistique et de la présence du Seigneur. Quand une sage et persévérante direction a fait dans une âme ce travail intérieur, l'essentiel est acquis : le fidèle alors aime la messe, la communion, la visite au Saint-Sacrement, l'oraison et la prière prolongée devant le tabernacle. Et la formation eucharistique par la *liturgie* peut donner sa pleine mesure.

La formation eucharistique par la liturgie ! A vrai dire, j'ai eu l'impression (je voudrais me tromper) qu'on avait fait à cette question une trop petite place. C'est pour ainsi dire occasionnellement qu'on aborda ce sujet. Un rapport entier ne fut-il pas consacré à la préparation des jeunes à la communion, sans que le missel fût nommé ! On nous parla de préparation éloignée, de préparation prochaine, avec beaucoup d'ingéniosité on proposa plusieurs moyens de rendre vivants, actuels, fervents, les fameux actes avant et après la communion, un contradicteur affirma même que les « actes » les meilleurs étaient les « actes forgés sur place » — mais personne, que je sache, ne souligna l'importance primordiale du missel. Il faut bien le dire et le redire, pourtant : si l'on veut que les fidèles communient avec fruit, dans la lumière

et dans une *saine* ferveur, la grande préparation est la lecture approfondie du missel et l'union à la prière liturgique par le missel. Les jeunes filles, plus heureuses que les jeunes gens, grâce à une vigoureuse intervention du P. Bellouard, entendirent sur ce point des choses fort justes et non moins opportunes.

M. le Chanoine Demange, archiprêtre de la cathédrale d'Angers, ayant à parler de la « participation des jeunes aux cérémonies eucharistiques », nous donna bien d'ailleurs la sensation d'un malaise réel. Malgré la ferveur des élites, la masse des jeunes ne prend pas au culte eucharistique la part vivante qu'il faudrait. Pourquoi? Respect humain? Crainte des railleries? Timidité et humilité mal placées? Que veulent dire ces mots? Tout simplement que les « cérémonies eucharistiques » n'attirent pas les jeunes. Les jeunes vont vers la vie. Leur a-t-on révélé ces sources de vie que le Christ fait jaillir, pures et réjouissantes, dans le *culte liturgique*? Exhorter ces jeunes, comme on l'a dit, à prendre part aux « cérémonies », pour qu'elles soient « plus attrayantes », n'est-ce pas encore renverser l'ordre des choses? Il faut d'abord rendre le *culte* vivant, beau, il faut lui donner son style qui est divin, toute son âme, tout son esprit, toute sa splendeur, tout son dynamisme — qui est formidable —, et les jeunes viendront, ils donneront leur concours et ils resteront à leur poste, pour témoigner au Christ l'amour qu'ils Lui doivent.

Mais que peut-on faire dans les paroisses déshéritées pour donner au culte cette vie, cette animation profonde? — Tout! Il suffit que le bon ouvrier soit à sa tâche. Des réalisations splendides, dans les milieux les plus déshérités du monde — je songe à tel quartier assez mal famé de Paris —, prouvent qu'il suffit de savoir et de vouloir, et de croire surtout en la vertu de la prière parfaite, du culte authentique, pour créer un foyer de vie eucharistique.

La formation eucharistique par la liturgie — qui est la plus pratique et la plus efficace, la plus immédiatement prenante — doit être en partie préparée et en partie complétée par la lecture et la méditation des ouvrages eucharistiques et même par l'étude de la théologie.

A la Section des hommes, le R. P. Castelan marqua l'importance de la bibliothèque eucharistique dans la paroisse. Il

en indiqua les principaux éléments — et cette liste, mise au point, paraîtra *in extenso* dans le compte-rendu général du Congrès.

Il est à peine besoin de le remarquer, il ne suffit pas au Curé de créer sa bibliothèque eucharistique : lectures et études doivent être organisées, dirigées en fonction d'un courant de vie liturgique — sans cela le résultat social de son effort s'avérera décevant.

Apostolat eucharistique

Le livre d'ailleurs est un excellent moyen d'apostolat eucharistique — le plus facile en un sens —, un instrument de conquête toujours possible. L'organisation d'un centre de lectures eucharistiques et la diffusion des idées fécondes est à la portée de tout prêtre qui veut vraiment s'en donner la peine. Peu de livres — mais bien choisis et surtout adaptés aux besoins divers d'un milieu donné —, quelques apôtres surtout, habiles à les faire circuler au moment voulu et au bon endroit. Le grand moyen d'apostolat eucharistique cependant est sans conteste la *Confrérie du Saint-Sacrement.* A plusieurs reprises, à la Section des prêtres, à la Section des dames et à celle des hommes, cette question fut traitée.

A la Section des prêtres, le P. Lault, de la Congrégation du Très-Saint-Sacrement, provincial de France, précisa d'abord les caractères de cette confrérie que le nouveau Code recommande expressément — puis il en détermina le but spécial : Honorer et faire honorer la sainte Eucharistie par les hommes. Il montra enfin l'incomparable utilité d'une telle institution pour la vie religieuse profonde d'une paroisse. — Devant les hommes, M. le chanoine Gallard, archiprêtre de Cholet, prouva qu'il est possible de créer dans toute paroisse un petit groupe d'apôtres de l'Eucharistie. Le point délicat et même essentiel de son rapport fut, à mon avis, traité de façon incomplète. Comment rendre *vivantes*, attrayantes, ces confréries? — Mais en donnant à leur objet toute sa splendeur. Le culte eucharistique, le sacrifice de la messe, la prière de l'Église — quel monde de pensée, quel terrain d'action! La Confrérie du Saint-Sacrement doit être un centre d'études — et d'études vivantes, pratiques, à la portée de chaque milieu spécial — un centre de culture

liturgique et enfin un centre d'apostolat eucharistique. Avec un tel programme, la Confrérie peut avoir longue et féconde durée. Mais si d'aventure elle n'est qu'un groupement hétéroclite d'hommes portant un cierge à la procession du Saint-Sacrement, quelle pourrait bien être sa vitalité?... Et pourtant un rapport de M. le chanoine Vaucelle, du diocèse de Tours, montra l'importance et l'efficacité de l'apostolat eucharistique, donc, ce qu'il a de prenant et d'attirant.

Il parla du rôle des hommes — des médecins et des infirmiers, mais aussi des parents, amis, voisins, confrères — auprès des mourants. Il rappela les inquiétudes du prêtre soucieux d'assurer une bonne mort aux malades, il montra les difficultés que le prêtre rencontre actuellement dans cet apostolat, et tout le concours qu'il faut attendre ici des laïques. Après avoir déterminé les principes de leur action en cas d'extrême ou de grave nécessité, il s'adressa spécialement aux médecins et aux infirmiers et leur fit envisager toute la grandeur et la gravité de leurs obligations. Le médecin surtout *doit* avertir le malade ou au moins la famille et le prêtre, avec toute la prudence que la vraie charité commande. Mais le rapporteur montra lumineusement que tous les hommes, quels qu'ils soient, s'ils sont assez chrétiens pour remplir tout leur rôle social dans la vie de l'Église — ouvriers, chefs d'entreprise, confrères de Saint-Vincent-de-Paul, confrères du Saint-Sacrement surtout —, doivent se servir de leur ascendant sur leurs camarades ou leurs amis pour les préparer à la visite du prêtre. Cet apostolat eucharistique par les hommes prêché en chaire d'une façon tout occasionnelle et générale restera lettre morte, mais que cette grande idée soit jetée dans un *milieu préparé et organisé* — confrérie du Saint-Sacrement, conférence de Saint-Vincent-de-Paul, groupes d'A.C.J.F., Scouts — elle pourra porter des fruits immenses.

Le rôle des *mères* n'est pas moindre, et Mme Neveu montra fort bien tout ce qu'une maîtresse de maison peut faire pour le rayonnement eucharistique du Christ au foyer. Comme épouse elle dispose de moyens très forts : prière, exemple, discrétion, persuasion, et ce rayonnement de vraie et solide bonté qu'elle doit puiser dans la communion. Comme mère elle peut amener tout petits les enfants à la table sainte, et

surtout former leur conscience, éclairer leur culte, diriger leurs lectures, les suivre dans leurs luttes, faire ainsi des adolescents au regard pur et franc, et les conduire jusqu'au mariage pour fonder des foyers loyalement chrétiens. Comme maîtresse de maison son rôle est plus délicat, il peut être tout aussi efficace : il y faut simplement la splendide vertu du Christ animant un cœur de femme, mais c'est beaucoup !

Le R. P. Grimaud, Supérieur des Oblats, mit d'ailleurs en vive lumière *les responsabilités des maîtresses à l'égard de leurs domestiques* ; dans ce domaine où l'égoïsme est si facilement mauvais conseiller, comme l'injustice est aisée ! Comme on peut irrémédiablement scandaliser et détourner à jamais de la religion des âmes simples et d'ailleurs fort logiques, qui n'arrivent pas à concilier chez leurs maîtresses tant de dévotion et si peu de compréhensive bonté ! En tous cas le devoir des maîtresses de maison est net : elles doivent laisser à leurs domestiques tout le temps nécessaire pour remplir leurs obligations religieuses. La charité leur commande encore de favoriser la solide dévotion de leurs subordonnés, en payant au besoin de leur personne pour les soulager et laisser à leur piété un loisir suffisant.

Signalons enfin le rapport du P. Haguenin, S. J. : *L'Eucharistie et les forains*. Illustration remarquable de ce que peut l'apostolat eucharistique dans les milieux les plus ingrats ! L'œuvre des Forains, devenue aujourd'hui : *La Fédération Eugénie-Bonnefois*, est répandue dans toute la France. Elle a pour directeur le chanoine Lefay, de Rouen, et comme secrétaire générale Mlle Prentout (1). Elle publie un bulletin bimestriel, trait d'union entre tous les divers centres. Dès l'arrivée des Forains dans une ville, on les visite, on s'occupe des enfants, on leur fait surtout le catéchisme préparatoire à la première communion. Pour que cette instruction soit continue, on note sur un cahier spécial les leçons apprises, les messes entendues, et la catéchiste de la ville prochaine est ainsi avertie. Les petits forains sont très fiers de leur registre bien rempli, constellé de signatures de curés et de cachets paroissiaux.

(1) 17, place de la Gare, Rouen.

On recommande d'avertir le Secrétariat de Rouen des actes de catholicité, également la paroisse du baptême.

Au départ des forains, on doit prévenir les zélateurs qui se trouvent au lieu de leur prochain séjour.

Les résultats de cet apostolat? Ils sont parfois magnifiques, toujours fructueux. « Il y a dans ce petit monde, nous dit le P. Haguenin, des âmes extrêmement belles et capables des plus beaux dévouements. Surtout la première communion bien préparée est souvent le principe d'une vie très fervente. »

***

M. J. Blouet notait récemment (dans *La Vie catholique* du 22 juillet 1933) « l'esprit nouveau » qui règne aujourd'hui dans notre France religieuse, et le « contraste entre la sympathie dont nous fûmes entourés en 1933 et l'hostilité qui, en 1901, au Congrès eucharistique international de cette même ville [d'Angers], se déchaîna contre l'Eucharistie ». Ces grandes journées catholiques permettent de faire le point : elles révèlent les fruits d'un immense travail accompli par les Congrès eucharistiques avec le concours d'un clergé fortement et noblement attaché à sa tâche... *Grandis restat via.* Il faut regarder en avant pour mieux faire encore.

En terminant ces notes nous exprimerons quelques vœux.

Le travail des Sections d'étude pourrait être amélioré. Il devrait gagner en unité et précision : programmes moins vastes — moins divers — le point envisagé étudié à fond, dans ses principes théologiques et dans ses applications pratiques. — On pourrait traiter certains sujets *communs* en assemblée générale, au lieu de les aborder fragmentairement devant trois ou quatre sections différentes. Dans chaque section, ne pourrait-on pas organiser quelques réunions d'études pratiques pour les directeurs d'œuvres et les dirigeants de l'Action catholique? A eux revient la mission de *réaliser* les vœux exprimés par le Congrès; il y a là tout un plan d'action à mettre au point en commun d'abord, des résolutions à prendre pour l'exécuter ensuite. Pourquoi ne pas profiter de la présence et de l'expérience de tant d'hommes d'œuvres, venus de tous les points de la France, pour donner toute l'impulsion possible au culte et aux œuvres eucharistiques déjà en si bel élan?

Enfin nous dirons franchement notre déconvenue sur un point essentiel. L'atmosphère des congrès eucharistiques n'est pas authentiquement liturgique. On y parle encore de « cérémonies », c'est-à-dire, en gros, d'un ensemble de pratiques modernes pauvres et amorphes. Les congrès liturgiques de Belgique, par exemple, font preuve d'une vitalité immense, à les juger en profondeur — et s'avèrent d'une efficacité pratique incomparable pour le *culte eucharistique* lui-même. Nous sommes, sur ce point, très en retard sur la Belgique : il faut oser le dire. — Il importe notamment de réagir contre une conception étriquée de la piété eucharistique. On *isole* l'Eucharistie, on isole la communion du milieu vital qui les porte à nos âmes. On parle trop de *communion en soi*, d'*adoration en soi;* qu'on explore les richesses vivantes et vivifiantes du *culte chrétien*, qu'on nous donne une liturgie éclairée, belle, pure, et la piété eucharistique sera parfaite. Le Christ a dans la messe, dans l'office liturgique, l'adoration entière de l'Église — l'adoration authentique, la plus humaine et la plus divine, celle qui console toujours et ne lasse jamais. Revenons aux vraies sources.

III. — La vie spirituelle et les œuvres

Ce besoin de vie spirituelle authentique, puisée aux vraies sources, se fait heureusement sentir avec vigueur chez les meilleurs de nos jeunes. Tout récemment, à Grenoble, au 53e Congrès national de l'Union des Œuvres ouvrières catholiques, M. l'abbé Courtois, après enquête, constatait que les groupements de piété ont à peu près disparu des œuvres de jeunes gens. Ce symptôme, loin de nous alarmer, nous rassure. Il prouve que ces formes anciennes, généralement très pauvres, ne répondent plus à leurs aspirations, et nous croyons que ces aspirations neuves tendent vers quelque chose de meilleur. Tout le mouvement de la J. O. C. belge, par exemple, est appuyé sur une vie liturgique profonde : voilà le fondement solide qu'il nous faut donner à toutes nos œuvres.

M. l'abbé Noddings a mis en honneur l'une de ces formes nouvelles, avec son « *Cercle d'études spirituelles* », au patro-

nage de Fives-Lille. Il communiqua des renseignements précis sur les résultats intéressants que son initiative a donnés. La vie intérieure, âme de tout apostolat, est avant tout une vie de lumière — une connaissance « spirant l'amour » : « *spirans amorem* ». Le cercle d'études spirituelles peut devenir un foyer intense d'apostolat, parce qu'il montre dans la lumière la beauté des buts et la richesse des moyens, et les joies de la vraie vie, qui sont divines. Cette vie intérieure seule peut animer ce grand corps des œuvres qui tend à s'organiser en France pour une action plus efficace et mieux concertée.

M. l'abbé Bard, Secrétaire de l'Union des Œuvres, fit à ce même congrès un remarquable rapport sur la « théorie institutionnelle et son application aux œuvres ». Nos œuvres catholiques sont, au moins en puissance, de vraies institutions, au sens défini par nos juristes Hauriou, Renard et Geny : pour activer les réalisations dans ce sens, M. Bard montra quels avantages donnerait l'application parfaite de la théorie institutionnelle aux œuvres catholiques. Elle permet de les préserver d'un individualisme excessif, d'établir entre elles une hiérarchie — elle multiplie la puissance d'action des chefs et des organes — facilite la succession : les hommes passent, les institutions demeurent. Il est d'ailleurs évident que de tels cadres, un tel esprit, favorisent le sens social, l'esprit de dévouement désintéressé — et tout au fond la perfection chrétienne authentique, qui est charité.

fr. Ét.-M. Lajeunie.

Le Congrès marial de Notre-Dame de Sion

Un congrès marial s'est tenu récemment (les 29 et 30 juin, 1er et 2 juillet) sur la « colline inspirée », celle que le P. Bellouard proposa plus justement de nommer la « colline inspiratrice ».

Ce fut un congrès lorrain. Ne convenait-il pas en effet que tous les Lorrains vinssent en ce haut lieu raviver leur foi et leur piété séculaire envers Marie? De tout temps, dès les premières heures de l'évangélisation du pays des Leuques (Toulois), au IVe siècle, le culte marial, détrônant celui de la déesse Rosmertha, rayonna sans discontinuer sur toute la Lorraine dont Marie fut très tôt couronnée « Duchesse ».

Chaque jour, à une foule « spécialisée » et groupée par sections — enfants, jeunes filles, dames, jeunes gens, hommes, prêtres (son nombre dépassa au dernier jour 40.000) — Marie fut présentée comme *mère*, comme *patronne* et comme *modèle*. A l'étude la prière jointe — grand'messe, rosaire médité, procession — aida cette immense foule à se pénétrer intimement d'une doctrine qui veut être vécue.

La journée des prêtres, venus très nombreux, fut particulièrement instructive. Les rapports furent tous excellents, féconds, riches en doctrine. On émit le vœu qu'ils soient tous publiés.

Dans un premier rapport : *Marie et le prêtre en sa vie intime*, le R. P. Poullié, S. J. nous montra en quel sens nous pouvons attribuer le Sacerdoce à la Vierge. Ce n'est ni le Sacerdoce substantiel réservé à son Fils, ni le sacerdoce sacramentel réservé aux prêtres. C'est le « sacerdoce royal » que possède tout « fidèle » et que Marie s'est vu attribuer à un degré suréminent. Son rôle sacerdotal est de médiation : elle offre au ciel les prières et les sacrifices de ses enfants. Un second rapport du R. P. Mézière, O. P. : *Le Rosaire, arme du prêtre*, rappela quelle puissance d'enseignements divins et de forces

surnaturelles Marie donne au prêtre pour sa vie personnelle, et pour la conduite individuelle et collective des âmes. S'inspirant de l'office de Marie-Médiatrice M. le chanoine Moubaut montre la Vierge *modèle du prêtre dans son ministère* pour purifier les consciences, disputer les âmes à Dieu, veiller sur les malades et assister les mourants. Aux prêtres, comme aux religieuses ensuite, est rappelée la doctrine si profonde du Bx Grignon de Montfort sur le don total, absolu, dans l'abandon le plus entier à Marie : plus que les fidèles, et pour leur apprendre ce secret de vie, les prêtres doivent se livrer corps et âme à Marie, qui a mission de former son Fils en tous les élus.

Signalons d'autres rapports secondaires sur la *Dévotion mariale en Lorraine* (1) ; le *Chapelet en famille* (2) (excellent moyen de rechristianiser la famille) ; le *Chapelet des enfants* (3), destiné à préparer le Rosaire vivant et réinfuser la vie chrétienne dans les paroisses paganisées ; l'*Archiconfrérie de Marie Reine des Cœurs* (4) ; enfin sur les *Congrégations de la sainte Vierge* (5). Notons encore le souci — excellent — de faire réciter par tous et chaque jour le chapelet médité, c'est-à-dire le Rosaire. Par la courte glose précédant chaque dizaine, on a pu résumer toute la doctrine exposée dans les rapports : rien ne montre mieux l'immense richesse du Rosaire et sa valeur pratique (6).

Au soir de chaque journée et comme son couronnement parfait, une consécration solennelle des groupes présents était faite à Marie. Dialoguée par l'Évêque de Nancy et la foule, elle devenait ainsi l'expression vivante et sincère d'une foi qui veut revivre toujours plus intensément dans cette terre de l'Est gardienne de la pure tradition chrétienne.

R. P. Mézière, O. P.

(1) Par MM. les abbés Wilhem et Leroux, et chanoines Thro et E. Martin.

(2) Par Mlle Gravier.

(3) Par le R. P. Bertrand, R. R.

(4) Par le R. P. Dayet, Montfortain.

(5) Par M. le chanoine E. Martin.

(6) Voir le n° d'août de la *Revue du Rosaire*, Saint-Maximin (Var), où l'on a essayé de présenter la doctrine du Congrès, résumée dans les mystères du Rosaire.

Journée communautaire à Montmartre

Pour la quatrième fois, les prêtres communautaires et les sympathisants au mouvement de vie commune se sont réunis à Montmartre, le mardi 11 juillet, sous la présidence de S. Exc. Mgr Chaptal, désigné par S. Em. le cardinal Verdier, absent de Paris, et qui, de Lourdes, envoya une paternelle bénédiction aux Congressistes. L'après-midi, S. Exc. Mgr Roland-Gosselin a bien voulu venir témoigner aux communautaires l'intérêt qu'il porte à leur mouvement, et déclarer qu'il a, comme successeur de Mgr Gibier, une confiance absolue dans ce genre de vie sacerdotale pour sanctifier le clergé et rendre fécond le ministère (1).

Sans faire un compte-rendu de la journée (2), dégageons quelques-unes des idées ou des tendances qui se sont manifestées.

Spiritualité communautaire. — On sait que la vie commune n'est pas une pure organisation en vue d'avantages

(1) S. Exc. Mgr Lamy, évêque de Meaux, retenu par des distributions de prix, s'était fait excuser. Plus de quarante prêtres étaient présents : communautaires de la Somme, de la Seine, de Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Loire-Inférieure, Bouches-du-Rhône ; supérieurs ou directeurs des grands séminaires d'Amiens, Coutances, Merville, Séez, Limoges ; Mgr Lamérand, directeur de l'Union Apostolique ; le représentant de Mgr Debout, directeur des Prêtres de Saint-François-de-Sales ; Pères des Missions Étrangères, de l'Ordre de Saint-Dominique, de la Compagnie de Jésus, le supérieur de la mission espagnole de Paris, le supérieur des communautaires de Belgique, un prêtre de Californie vivant en communauté, etc... Enfin une dizaine de séminaristes représentaient les diocèses d'Amiens, Paris, Versailles et Aix.

(2) On le trouvera dans *L'Ouvrier de la Moisson* (Miramas, B.-du-R.) qui donnera le texte des rapports.

pratiques, ni une simple recette de technique pour l'apostolat. Son fondement est le dogme du Corps Mystique approfondi et vécu; l'idéal communautaire est une réalisation aussi poussée que possible des virtualités du sacerdoce. Mgr Chaptal l'a affirmé très nettement. Or, nous a-t-il dit, un des aspects essentiels de la vie sacerdotale est l'union entre les prêtres, membres d'un corps social. Il convient donc d'examiner les vertus sacerdotales du point de vue collectif.

L'an dernier, M. Boulard a rédigé un projet de directoire communautaire, qui répond à ce désir. Mgr Chaptal propose de rééditer ce document si précis, en le faisant suivre d'examens particuliers appropriés. Lui-même en a composé plusieurs : les vertus de la vie commune, les devoirs des curés envers leurs vicaires, le communautaire homme d'oraison, le communautaire et l'autocritique, le communautaire et les préjugés politiques et nationalistes. Que d'autres confrères activent ce travail. Et l'esprit d'équipe aura doté ainsi les communautés d'un manuel utilisable par exemple aux retraites du mois et propre à former l'esprit général.

Union à l'évêque et à son presbyterium. — Ce caractère est un des plus marqués dans la vie commune. M. le chanoine Allaert, supérieur de la Fraternité des Amis du Cœur de Jésus, de Malines, a indiqué avec force qu'il fallait se sanctifier autour de son évêque et se mettre à l'école de sa perfection.

Une conséquence de cet esprit est la tendance des communautés à s'organiser sous la forme diocésaine. Ainsi Malines, Aix et Marseille sont des communautés diocésaines, par essaimage à partir d'un centre. D'autres communautés sacerdotales se trouvant dans le même diocèse peuvent arriver à la fédération de groupes jusqu'alors séparés.

Il semble bien que l'avenir soit dans cette direction en raison de plusieurs avantages. D'une part, il y a ainsi possibilité d'entr'aide momentanée d'un groupe à un autre, de renfort apporté à un centre communautaire par les confrères venus d'ailleurs. C'est en ce sens que la vie commune réalise une très opportune suggestion du P. Doncœur. D'autre part, l'organisation diocésaine permet aux évêques d'avoir des communautaires isolés dans les paroisses. La vie commune

n'exige nullement le groupement obligatoire dans un centre, comme on se l'imagine parfois ; mais elle admet fort bien, là où le ministère le demande, la présence de résidents isolés ; ceux-ci sont aidés par les confrères et reliés avec eux par de fréquents contacts. Par suite la constitution d'une communauté diocésaine permet à un prêtre de demeurer communautaire à vie, malgré tous les changements de poste.

Les réalisations. — Pour les préparer, il faut des chefs. Grosse question. Comment les former ? A partir d'un certain âge, l'entrée en vie commune n'est-elle pas bien difficile ? Une des solutions les plus élégantes à ce problème serait de choisir les chefs de communautés dans les communautés des séminaires : plusieurs exemples l'ont montré.

La formation des membres peut se poursuivre dans les grands séminaires, où l'on s'initie aux vertus de la vie commune et à l'esprit de collaboration ; elle se fait aussi dans les groupes d'attente. M. Naime, curé d'Albigny (Rhône), a donné la monographie de celui qui fonctionne dans le diocèse de Lyon et qui comprend 30 prêtres et 5 grands séminaristes : ils désirent la vie commune et se disposent à la vivre pleinement au moment opportun. D'autres fraternités sacerdotales remplissent très bien le même rôle de préparation.

On connaît les réalisations communautaires actuelles : diocèses d'Amiens, de Paris, de Versailles, de Meaux, de Nantes, de Clermont, de Lyon, d'Aix et de Marseille, pour ne parler que de la France. M. le chanoine Moraad, secrétaire général de l'évêché de Nantes et membre de la collégiale Saint-Donatien, lut un rapport sur cette communauté qui vient de fêter son 60e anniversaire et qui groupe 15 prêtres au service d'une paroisse de 16.000 âmes et d'une « psallette » de 90 enfants. La communauté du Bon-Pasteur à Marseille a fêté en 1932 son deuxième centenaire, et celle de Miramas fête le 25e anniversaire de sa fondation. M. le chanoine Allaert fit connaître l'esprit de la Fraternité sacerdotale fondée par le cardinal Mercier — et qui comprend 115 prêtres et 30 séminaristes. En Autriche, un groupement communautaire vient de se fonder à Vienne. Enfin, Mgr Roland-Gosselin, qui possède déjà dans son diocèse les centres d'Ablis et de Dourdan, vient d'établir deux autres centres, dont l'un est confié à M. l'abbé Boulard, l'ancien curé d'Ablis.

Quelques équivoques subsistent encore sur la question de la vie commune. Certaines déformations « pragmatistes » ou « canonistes » font considérer la vie commune d'une façon un peu incomplète. Mais, peu à peu, son vrai visage se manifeste : sacerdoce vécu intégralement dans son double caractère d'esprit d'oblation et d'esprit social. Le milieu ecclésiastique paraît saisi nettement de la question.

Tous ces désirs et ces élans sont venus s'offrir au Sacré-Cœur de Jésus au salut de clôture donné à la crypte de la basilique. Après une émouvante allocution de M. le chanoine Compère, fondateur de la communauté de Ham et supérieur du grand séminaire d'Amiens, une consécration au Cœur sacerdotal de Jésus vint lui offrir ces prêtres et ces séminaristes pour réaliser le vœu de son amour : « Qu'ils soient un! »

H. de Gibon,
Communautaire de Miramas.

Pour la lecture spirituelle

Prières d'un croyant

par **Marcel Légaut** (1)

« Le Royaume de Dieu est pareil », est-il écrit dans l'Évangile, « à un trésor caché dans un champ ». Pour beaucoup de chrétiens, qui l'ont reçu au baptême, souvent ce trésor reste en effet longtemps caché ; jusqu'au jour où ils commenceront à comprendre plus directement ce que c'est que de vivre uni au Christ, qui vit en eux, et de tendre pour de bon à sa destinée surnaturelle ; et nous savons qu'il n'est pas rare qu'entre tous les moyens dont se sert la grâce divine pour favoriser cette découverte, la lecture d'un texte, d'un livre, se soit révélée très efficace : ne fut-ce pas le cas par exemple pour un saint Augustin, un saint François d'Assise, un saint Ignace ?

Or nous pensons que l'ouvrage de M. Légaut vient tout à fait à son heure pour stimuler les chrétiens de notre temps dans la connaissance intime de l'Écriture et dans la poursuite du Royaume de Dieu.

C'est d'abord un livre vécu par un grand nombre d'âmes : avant d'être reliés en volume, les feuillets qui le composent ont eu la forme de canevas, peu à peu enrichis au cours de méditations faites en commun, entre amis, sur des thèmes évangéliques ; par la suite ils furent aisément recueillis dans un ordre correspondant aux étapes d'une destinée chrétienne sérieusement orientée vers son but ; d'où le puissant intérêt de cette lecture qui suit, d'une façon vivante, et non point

(1) 1 vol., chez Grasset, 15 fr.

systématique, le progrès de l'âme docile à la grâce qui l'appelle à la perfection de la charité. Être chrétien, c'est en effet — on l'oublie souvent — répondre à une vocation et la remplir de son mieux : pour cela il faut arriver à *réaliser* l'Évangile, à admettre et surtout à pratiquer en fait sa loi et son esprit, en union de plus en plus consciente avec le Maître intérieur. Tel est le principe à la lumière duquel M. Légaut s'est efforcé, avec un rare bonheur d'expression et avec une profondeur de pensée remarquable, de faire goûter à ses lecteurs les richesses spirituelles contenues dans le Livre Saint et qui échappent à une méditation routinière et superficielle.

Le but même et la nature de son travail l'ont amené, sans qu'il eût certainement visé à aucun effet de style, à lui donner une tenue littéraire très attrayante ; on trouve à la fois dans ces pages le souffle lyrique, la finesse de l'analyse et de l'observation, la vivacité du drame, des images discrètes, appropriées, qui mettent l'idée en valeur ; mais surtout on les sent tout imprégnées de la saveur du texte sacré. En veut-on quelques exemples? — « Le Vase brisé ».

Et ce n'est pas seulement pour la sépulture de mon corps qu'elle a répandu ce parfum, c'est pour donner au monde une image vivante de mon universelle action. Aujourd'hui je suis encore au milieu de vous, je vous parle et je vous écoute. Mais quand je suis ici, je ne suis pas également dans toutes les autres maisons où l'on serait heureux, peut-être, de m'accueillir. Je suis limité, comme le parfum dans son vase. Que désiré-je, sinon qu'il se brise?

Et voici, le jour vient où, consacrant mon corps et mon sang pour les hommes, je verserai ma vie aux pieds de Dieu.

Alors toute limitation sera brisée. Chacun me recevra, chacun m'entendra, chacun me parlera, car je serai présent en tous. Je remplirai le Monde de mon omniprésence, comme le parfum remplit cette chambre, avec la même prodigalité, la même intensité. Et tous me respireront. Qu'ils m'accueillent ou qu'ils me repoussent, ils seront imprégnés de moi. Je serai leur amour ou leur haine, Moi, dont la présence universelle fait le Ciel et l'Enfer.

Et Judas l'avare, le petit esprit, qui est de cette terre et qui veut en rester, ne peut respirer ce parfum, plus irrespirable pour lui qu'un air empoisonné : il se lève et va livrer Jésus.

Ces qualités seules ont permis à l'auteur de réussir dans le genre très difficile qui consiste à mettre sur les lèvres du

Christ ou de la Vierge des paroles tirées de sa propre méditation, comme il en est dans certaines pages de l'*Imitation* ou des *Pensées*; il a dû également montrer beaucoup de tact pour ne pas tomber dans les excès de tant de commentateurs qui se plaisent à tirer du texte les applications d'ordre spirituel les plus diverses et parfois les plus artificielles; bien entendu cette transposition ne va pas non plus chez lui sans une certaine subtilité, sans une certaine recherche, mais elle a toujours au moins l'avantage de suivre en réalité, en se fondant sur une donnée historique, sur un passage de l'Évangile, les plis et les replis de l'âme aux prises avec la grâce, et mise en demeure de suivre sa route vers la lumière. Voilà en quoi l'auteur excelle en effet. La pénétration psychologique dont il fait preuve dans ce domaine délicat éveille à chaque instant dans l'âme de son lecteur des résonances, des aspirations, provoque des retours sur soi si conformes à la vérité, si profondément réels qu'il est amené comme spontanément à se mettre en présence de Dieu, à écouter parler le Maître intérieur.

Il retrouve en effet dans ces pages, adapté à son propre état, adressé directement à lui, l'accent de cette Parole du Christ par laquelle il formait aussi bien l'âme d'un saint Jean, qu'il rallumait l'étincelle divine chez les plus pitoyables pécheurs. — L'exigence de la Croix et de la Pureté, oui; mais aussi une compréhension de l'épreuve et de la douleur, un souci de ne pas éteindre la mèche encore fumante, qui encourage les âmes trop faibles ou malmenées par l'existence à préférer le sacrifice à l'orgueil ou au plaisir pour supporter avec patience les luttes de cette vie et à ne rien attendre que de l'union au Christ Rédempteur.

Heureux ceux qui pourront non seulement goûter et savourer un tel livre, mais en recevoir un surcroît de lumière et de charité; ils remercieront Dieu d'avoir fait s'épanouir sur notre sol moderne cette fleur nouvelle, nourrie et embaumée par les plus belles pages du Livre Sacré.

Abbé Pierre Baron,
Aumônier du Collège Stanislas.

La Chambre des saints à Rome [1]

La richesse spirituelle de Rome est immense. Entreprendre de nous la révéler, n'est-ce point un dessein téméraire? Comment le mener à bout sans trahir un aussi beau sujet ou sans décevoir le lecteur? La manière de M. Edmond Joly est pour le moins inattendue. « L'apothéose chrétienne admet les moindres choses, les plus humbles, les plus humaines. » C'est en visitant les chambres où ont vécu des saints, c'est en méditant sur les humbles objets — images, meubles, étoffes — qui les ont entourés, que l'auteur se souvient tout à la fois de la physionomie spirituelle et de l'âge temporel des saints. « Chacun de ces logis qui fixe une existence, fixe aussi une époque, une civilisation, un des moments de la Ville Éternelle. »

Pour offrir en lecture pareille contemplation et un thème de cette envergure, il fallait — on le comprend — un esprit de sagesse et une culture rares. Telle est bien la qualité du travail de Edmond Joly. De saint Pierre et de saint Paul à Anne-Marie Taigi, nous explorons une galerie de saints dont, sans nous attarder à de vains détails, nous saisissons l'âme et l'influence. Et le choix de ces saints est tel que, par eux, se ranime à nos yeux, dans ses caractères généraux, la figure d'une époque, la vie de l'Église ou de Rome. Au surplus, écrit avec une grande ferveur d'âme, c'est surtout à notre âme que s'adresse ce livre : l'atmosphère où il nous élève, comme aussi les réflexions d'ordre psychologique et chrétien, nous font bénéficier à souhait de la double intimité avec les saints et avec l'inspiration personnelle de l'auteur.

Comment donc ne pas dire quelques mots touchant la personnalité de l'écrivain! Né en Belgique, Edmond Joly se livra surtout à l'étude de la Beauté, tant dans les œuvres d'art que dans la nature, en se plaçant à un point de vue strictement religieux. Tous les lieux sacrés où l'âme mystique de son Pays s'exprimait, il les visita tour à tour ; l'Italie et l'Espagne le reçurent également et lui découvrirent leurs trésors spirituels, leur âme religieuse. Ardent à l'étude, soucieux

(1) Par Edm. Joly, chez Desclée De Brouwer et Cie, Paris, 1933.

d'exprimer fidèlement et agréablement sa pensée, Edmond Joly aurait pu prétendre à un succès et à une renommée du meilleur aloi. En fait, il fut un travailleur humble et effacé, ennemi du tapage. Nous ne doutons pas cependant que cette renommée dédaignée s'attachera à son nom. *La Chambre des saints* est le premier de ses livres posthumes : puisse-t-il mettre son auteur en une juste lumière et lui assurer à l'avenir une influence grandissante !

Hyac. Maréchal, O. P.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Pour servir de guide à mes fils (1)

M. Rendu propose aux jeunes gens les notions de vie intérieure, professionnelle, familiale, surnaturelle, sociale et moderne, les mieux adaptées et les plus sûres. Il ne néglige pas le problème du recrutement du clergé. — Bonne contribution au relèvement attendu.

Le décalogue de l'autorité paternelle (2)

Impossible de résumer les préceptes, observations, récits du R. P. de Maillardoz, dont chacun connaît *Les sept péchés capitaux de l'enfance*. Il faut lire et relire, voilà. C'est net, parfois humoristique, souvent à l'emporte-pièce, toujours convaincant. L'œuvre d'un éducateur qui sait et qui veut, au courant du passé certes, et très « à la page » !

L'art d'être heureuse (3)

Mlle Jéglot estime qu' « il n'est qu'un art d'être heureuse : c'est toujours, en tout, et partout, de faire sa vie droite et claire, à la sûre lumière du devoir et de Dieu ». Elle le prouve

(1) Toulouse, Apostolat de la Prière. — 5 fr.
(2) Paris, Bonne Presse. — S. p. (200 pages).
(3) Paris, Spes. — 12 fr.

en quarante chapitres très courts, substantiels et pas pédants pour un denier, émus et gais tour à tour, pleins de bon sens et d'affectueuse charité. Heureuses les jeunes filles qui sauront apprendre à « être heureuses » à l'école d' « Annie » !

Le mariage d'après l'Encyclique « Casti Connubii » (1)

Le texte de l'Encyclique, selon l'édition vaticane corrigée par le R. P. Vermeersch et Mgr Vanneufville; 89 plans d'étude; une abondante bibliographie; une mine précieuse pour les éducateurs, prêtres et laïques, pour les époux et les fiancés. A l'heure où même des catholiques oublient ou négligent les lois morales du mariage, où « les pratiques anticonceptionnelles se multiplient », il est réconfortant de trouver un ouvrage catholique, éminemment « pratique », qui dévoile le mal et indique les remèdes.

Mariez-moi (2)

Mme Comolet-Süe, du Conseil Supérieur de la Natalité, publie des « Billets de l'Oncle Benjamin à ses nièces », qui auront le même succès que les Billets à ses neveux, parce qu'ils le méritent. C'est vécu et c'est vivant. Le mal est dénoncé avec prestesse et vigueur; les remèdes ? surtout le courage au devoir et la clarté dans l'esprit. Les parents ne sont pas oubliés, ni leurs... erreurs. — A méditer.

L'idéal fiancé (3)
L'idéale fiancée (4)

M. Edward Montier travaille depuis bien des années, depuis qu'il fonda les « Philippins » de Rouen, les délicats problèmes des fiançailles et de « l'éducation sentimentale » des jeunes gens.

Ses deux récents opuscules réduisent en préceptes, si l'on peut dire, l'art de bien choisir, sans excès ni défaut. L'idéal est surnaturel; les qualités humaines qui s'en rapprochent et le préparent sont les meilleures. — Pages où le bon sens parle en bon français.

(1) Paris, Éditions Mariage et Famille. — 15 fr.
(2) Paris, Éditions Mariage et Famille. — 7 fr. 50.
(3) Ibid. — 7 fr. 50.
(4) Ibid. — 7 fr. 50.

La conquête de soi (1)

C'est à « la jeunesse des deux sexes » que M. Montassut adresse ses « entretiens de psychologie pratique ». Les leçons que le professeur de l'École des Roches a données « à des fils de bourgeois aisés », il veut en faire profiter aussi « ceux qui, parce qu'ils étaient sans fortune, ont trop tôt quitté l'école pour gagner leur vie ». Moins « direct » que M. Montier, ce livre des « disciplines nécessaires » apprendra à tous à « mieux vivre ».

Le Christ et les Travailleurs (2)

Cette conférence du R. P. Stéphane, des Frères Mineurs, démontre que Jésus-Christ a été homme du peuple, a servi le peuple, a été aimé du peuple. — Excellentes inspirations pour auditoires ouvriers... et autres.

Manuel de la J.O.C. (3)

Le mouvement jociste peut être sauveur. Encore faut-il que l'esprit jociste anime tous les groupes qui s'honorent de ce nom. La copieuse brochure verte y aidera puissamment. Histoire, programme, organisation, méthodes, services, vie des jeunes salariés, cette première édition française affirme en tout l'unité de la J.O.C., tant belge que française. L'œuvre de l'abbé Cardyn, transplantée par l'abbé Guérin, portera les plus beaux fruits si la direction donnée continue d'être suivie. Déjà elle inquiète les adversaires : c'est bon signe.

J.E.C. et enseignement libre (4)

Les étudiants catholiques ont voulu avoir leur J. E. C., comme les jeunes ouvriers avaient leur J.O.C. L'esprit est le même; les détails de l'application doivent varier. Les enquêtes et questionnaires de cet opuscule serviront surtout aux collégiens et à leurs professeurs. Il doit être répandu partout.

René Cardaliaguet.

(1) Ibid. — 5 fr.
(2) Paris, *La Vie Franciscaine*. — S. p. (25 pages).
(3) Paris, 7, rue St-Vincent. Bruxelles, 90, rue des Palais. — 12 fr.
(4) Paris, Spes. — S. p. (90 pages).

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XXXVI

JUILLET 1933-SEPTEMBRE 1933

Les Principes et la pratique

F.-M. Catherinet. — L'exercice de la présence de Dieu dans l'oraison 16
R. Garrigou-Lagrange. — L'amour rédempteur du Christ. . 5
— — — La prière du Sauveur 133
Mgr R. Mignen. — L'Eucharistie et le Corps mystique du Christ. 113
Pastor. — A la recherche du temps perdu 144

Les Maîtres et les Modèles

L. de Bazelaire. — L'âme du Centurion 149
P. Boisselot. — Un chrétien : Pierre Termier 170
Éd. Bruley. — La Bse Marie de Sainte-Euphrasie Pelletier. . 28
P. Péguy. — Pierre Poyet 45

Textes anciens

G. de Renty. — Lettres inédites à la Mère Élisabeth . . . 56, 175

Les Idées et les Œuvres

H. de Gibon. — Journée communautaire à Montmartre. . . 212
Ét. Lajeunie. — Le mouvement de la vie spirituelle. . . 79, 197
R. P. Mézière. — Le congrès marial de Notre-Dame de Sion . 210
Y. Pichon. — L'œuvre des Orphelins-Apprentis d'Auteuil . . 67
R. Plus. — Les limites de la direction 181

Pour la lecture spirituelle

P. Baron. — « Prières d'un croyant » 216
F.-M. Braun. — Nouveau Testament. 92
R. Cardaliaguet. — Notes bibliographiques 220
Hyac. Maréchal. — « La chambre des saints à Rome » . . . 219

Bibliographie

L. Alloing. — Les évangiles du Missel 106
I. Beaufays. — L'Homme-Dieu 102
A. Boudou. — Actes des Apôtres 97
F.-M. Braun. — Où en est le problème de Jésus?. 104
P. Buzy. — Les paraboles. 92
Abbé Catesson. — Entretiens évangéliques 107
Mme Comolet-Süe. — Mariez-moi. 221
A. Guerrin. — La mort du Christ. 102
P. Guise. — Les évangiles du Carême 107
R. P. Huby. — Le discours de Jésus après la Cène. 92
Mlle Jéglot. — L'art d'être heureuse. 220
Edm. Joly. — La chambre des saints à Rome 219
C. Lavergne. — Évangile selon saint Luc. 97
M. Légaut. — Prières d'un croyant 216
A. Lemonnyer. — L'évangéliste de la joie 97
Abbés Lusseau et Collomb. — Manuel d'études bibliques : t. IV, Les Évangiles . . . 92
R. P. de Maillardoz. — Le décalogue de l'autorité paternelle. 220
M. Montassut. — La conquête de soi 222
Edw. Montier. — L'idéale fiancée 221
— — L'idéal fiancé 221
Chne Morice. — La vie mystique de saint Paul. 110
Chne Mosnier. — Les épîtres et les évangiles des dimanches . 107
H. Perroy — Récits évangéliques. 107
H. Pinard de la Boullaye. — Jésus, Fils de Dieu. 104
M. Rendu. — Pour servir de guide à mes fils 220
L. Soubigou. — Sous le charme de l'Évangile de saint Luc . 97
R. P. Stéphane. — Le Christ et les travailleurs 222
R. P. Vermeersch et Mgr Vanneufville. — Le mariage d'après l'Encyclique *Casti connubii*. 221
J.-M. Vosté. — Commentarius in Epistolam ad Ephesios . . 110
P.-J. Vosté. — Parabolae selectae Domini Nostri Jesu Christi . 92
* * * — J.E.C. et enseignement libre 222
* * * — Manuel de la J.O.C. 222

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).